

*À partir des « Sept promenades avec Marcel Proust »
de Lina Lachgar*

du 23 octobre au 3 novembre 2025.

Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment des mises en ligne sur la plateforme WordPress.

ONT PARTICIPE

<i>Jean-Luc Chovelon J'accompagnais en rêve.....</i>	3
<i>Patrick Blanchon.....</i>	6
<i>Perle Vallens</i>	7
<i>Emmanuelle Cordoliani Déjà vous</i>	9
<i>Christine Eschenbrenner Cinq Rendez-vous avec M.</i>	12
<i>Philippe Sahuc Avec Etietnette.....</i>	15
<i>Raymonde Interlegator Je le suis...</i>	17
<i>Valère Mondi Promenade aux fantômes.....</i>	19
<i>Émilie Kah Promenades avec Claire</i>	22
<i>Solange Vissac Liliana</i>	25
<i>Betty Gomez Le chien Sauvé, les genêts et l'herbe des prés</i>	28
<i>Huguette Albernhe Une nuit singulière.....</i>	31
<i>Nathalie Holt En file indienne.....</i>	33
<i>Monika Espinasse Le vieux quartier.....</i>	37
<i>Khedidja Berassil Rêves en quête de personnages.....</i>	40
<i>Line D.P. Promenades avec Z.....</i>	43
<i>Catherine Plée Maisoncelle.....</i>	45
<i>Ugo Pandolfi Témoin</i>	47
<i>Noëlle Baillon Phare</i>	49
<i>Dominique Desplan-Ludim Gilles en six</i>	50
<i>Juliette Derimay Les cinq rêves de Mow</i>	57
<i>Serge Bonnery Promenades au parc</i>	59
<i>Ève François Voyage Voyage.....</i>	62
<i>George Baron Dans les herbes sèches.....</i>	63

J'accompagnais en rêve l'organiste qui filait à toutes jambes pour attraper son bus. Je flottais à ses côtés comme des notes de musique qui s'échappaient de sa tête, des grains de poussière emportés par l'air encore chaud d'une fin d'été. Il était encore devant le grand orgue. Il courait pour attraper son bus, mais il était encore devant les claviers du grand orgue. Je le voyais plaquer les premiers accords de la Symphonie Gothique, c'était son rêve qui se mélangeait au mien. Je me disais que j'avais moi aussi une Symphonie Gothique à jouer quelque part, mais j'avais du mal à distinguer à quoi elle pouvait ressembler, je n'avais pas de grand orgue qui envahissait mes rêves. Je me disais aussi qu'il devrait courir pour ne pas rater son bus. Je me suis mis à courir avec lui et nous sommes montés dans le bus. Il s'est assis, essoufflé, sur le premier siège venu et il a posé ses doigts sur le cartable en cuir qu'il avait disposé sur ses cuisses comme on plaque un accord. Il avait les yeux fermés, j'écoulais la musique.

J'accompagnais en rêve la conductrice de l'autobus #70 qui démarrait de l'arrêt, les mains disposées sur le volant presque horizontal alors qu'elle s'apprêtait à déboiter à grandes brassées, l'attention portée sur le rétroviseur extérieur. J'étais une particule de son regard réfléchi sur le miroir que la rue dégagée remplissait, loin de la première voiture grise qui apparaissait tout au fond. J'étais un rayon de la lumière intermittente qui indiquait en clignotant le départ de l'autobus, lequel annonçait de sa voix féminine et synthétique la destination de la porte de Passy. Elle était auprès de sa fille. Elle était en train de manœuvrer le mastodonte en acier, mais elle était aussi auprès de sa fille restée à la maison, obligée, en attendant que sa mère finisse de travailler parce que c'est dimanche et que le dimanche il n'y a pas école, mais il y a des autobus qui circulent et des mères qui les conduisent. Je me disais que personne ne m'attendait chez moi et je ne savais pas si c'était une chance ou pas.

J'accompagnais en rêve le serveur du Café de la Mairie qui jonglait avec son plateau. J'étais une goutte d'eau au fond d'un

verre transparent, balloté par les mouvements rapides et précis de l'homme en bras de chemise blanche que recouvrait un simple gilet noir. J'avais échappé à la soif de la cliente et mon verre avait été ramassé sur la petite table ronde. Je voyais le chiffon qu'il passait sur la table avant de prendre une nouvelle commande. Le ballet des verres, des bouteilles et des tasses, pleines, vides, le ballet des mots échappés en phrases courtes, bonjour, un café, un coca, sept euros cinquante, merci, bonjour, un verre d'eau, le ballet des gestes, le ballet des regards, le ballet des pensées qui m'effleuraient. Je me disais qu'il aurait fallu que je soit une goutte d'eau pour apprendre à danser. Il aura suffi de ce rêve, balloté au fond d'un verre posé sur le plateau d'un serveur à la terrasse d'un café parisien un chaud dimanche de septembre pour que je soit quelqu'un d'autre.

J'accompagnais en rêve la petite fille qui jouait à la marelle sur le dallage du parvis de l'église. J'apparaissais dans un fragment de pensée entre un saut à cloche-pied et le murmure d'une comptine pour soulager la petite fille d'une attente qui n'avait pas de fin, comme les discussions interminables de sa mère avec d'autres mères qui, elles, ne s'étaient pas embarrassées de leur enfant pour venir à la messe. Je soufflais à la petite fille l'inspiration de l'évasion, je lui chuchotais des mondes pleins d'autres couleurs bercés par le rythme des sauts de dalle et dalle, sur un pied, sur deux pieds, avec un demi-tour, de la terre au ciel en passant à travers les nuages. Je rêvais que j'étais moi-même le rêve d'une petite fille, juste un courant d'air qui l'emporte avec ses ailes dans un autre monde et dans un autre temps où règnent une odeur sucrée et une lumière douce sans ombre ni reflet. Un ailleurs tissé par l'ennui et habité par l'imagination. Je me disais qu'elle devrait faire ce rêve plus souvent.

J'accompagnais en rêve l'homme assis sur un banc qui regardait passer les voitures. Je le surprenais par quelque fulgurance interrompant le comptage monotone des voitures noires, blanches ou grises qui défilaient devant ses yeux dans l'attente d'apercevoir enfin une voiture de couleur. J'étais ce pigeon venu récupérer à ses pieds quelques miettes d'un croissant plus tôt englouti. J'étais ce coup de klaxon qu'un automobiliste surpris avait donné quand la joggeuse au tee-shirt fluo avait traversé devant lui. J'étais ce défilé de religieuses et de religieux en noir, blanc et gris qui semblait s'accorder avec les voitures

parisiennes de ce dimanche du début du mois de septembre dans l'expression d'une étrange révolution achromatique. Tout à mon rêve, je me demandais à quoi pouvait ressembler un univers en noir et blanc. Je me disais qu'il devrait ressembler au monde de mon enfance quand la télévision n'était pas encore en couleurs. Je me disais qu'aujourd'hui je n'avais ni voiture ni télévision.

Après plusieurs essais infructueux, l'idée de lire « Pastiche et Mélanges » aura été le déclencheur. Je laissai le livre ouvert dans Foliate et Lina Lachgar continuer son rêve, à sa façon, — pour commencer d'arpenter le mien. Car ce fut moins la leçon des pages que leur manière de demeurer entrouvertes, comme une porte laissée sur le palier de la mémoire, qui me décida à sortir ; dehors, la ville s'embuait déjà d'un flou propice, et je compris qu'il ne fallait pas tant chercher un sujet qu'accepter le fil des retrouvailles : la chaleur bleutée d'un poêle à gaz dans un atelier où l'huile, presque gelée, consent à se tiédir ; la toile badigeonnée de terre de Sienne, promesse d'une lumière à venir ; la porte revue rue Germain Pilon, devant laquelle on s'arrête sans raison ; un dancing trop sombre, où le parfum et la sueur se disputent la musique ; la Butte-aux-Cailles où l'on perd à nouveau celui qu'on croyait tenir ; un cimetière aux pierres de guingois dont l'obstination nous ressemble ; puis, plus loin, des yourtes battues par le vent, le thé au beurre, le rire doux de celui qui, chaque fois, échappe à la mort. Je n'avais rien à représenter, seulement à suivre — pas à pas — cette réparation discrète par laquelle on rend à la vie ce qu'on lui a pris : non le commerce des images, mais la présence qui s'entête. Alors je laissai le livre ouvert, et je me mis en route.

[à lire ici sur le site](#)

Après l'épisode des sangliers, nous nous sommes revus plusieurs fois. Il y a quinze jours nous avions prévu d'aller ensemble au cinéma. Je suis arrivée en avance au lieu de rendez-vous mais il était déjà là, attablé devant une assiette presque vide, où subsistaient du pain et un morceau de lard. Il a levé les yeux, surpris de me voir là si tôt. Il a fait une allusion à ma tenue vestimentaire, trop légère pour la saison, a-t-il précisé, tout en avalant une dernière bouchée de chair croustillante, perlée de graisse, d'un rose sombre qui lui faisait comme une langue entre les lèvres au-dessous de la moustache humide. Il a essuyé sa bouche et dit : *on y va ?* Nous n'avons pas parlé des sangliers.

Nous n'en avons pas parlé la fois suivante non plus quand je suis venue voir cette exposition *qui aurait pu l'intéresser si seulement il avait été dispo*. Son regard fuyant disait pourtant l'inverse ou tout autre chose. Je ne sais pas trop quoi, je n'ai aucun talent pour détecter le surgissement protéiforme du mensonge. Il doit me manquer quelque chose, comme un sens aigu du fake qui s'acquiert à force de se faire avoir. Non seulement son regard était fuyant mais il regardait totalement ailleurs, loin derrière moi, à tel point que je me suis demandée si j'étais bien là, si j'existaient finalement, à force de transparence forcée j'avais l'impression d'avoir déjà disparu.

Je l'ai aperçu la semaine dernière, il avait rendez-vous à l'autre bout de la ville qu'il traversait d'un pas vif sans jamais changer de rythme, le corps bien droit animé du balancier de ses bras. Le visage fermé, penché vers l'avant, semblait en grande concentration, ses sourcils froncés lui dessinait une ombre vague, presque inquiétante au-dessus des yeux invisibles. La silhouette s'est rapidement évanouie à l'angle d'une ruelle sans qu'il ait eu à lever la tête. J'en ai déduit que ce devait être un itinéraire connu par cœur.

Mercredi, je déambulais aux abords des remparts quand il m'a fait signe de loin, levant haut la main au-dessus de lui et l'agitant de grands gestes. Il portait encore la même tenue, le même jean noir et le même pardessus anthracite que les précédentes fois,

élimé au col et aux manches. Il s'est approché de moi un large sourire aux lèvres, m'a salué, claqué une bise et il m'a demandé ce que je faisais là. *Tu passes ton temps ici, ma parole. Quand est-ce que tu déménage ?* J'ai souri en me disant que j'aimerais assez déménager dans cette ville où il se passe tous les jours quelque chose plutôt que de rester dans un village-dortoir où je ne connais finalement personne. *Chiche ! Je m'installe chez toi quand tu veux, j'ai fait.* Ça l'a fait sourire.

Quand je l'ai croisé à nouveau hier, il marchait de la même façon, la tête penchée, le cou disparaissant à l'intérieur du col, les épaules levées, le dos arrondi, les mains enfoncées dans les poches, tout son corps semblait resserré dans sa propre étroitesse, une façon qu'il a de résister au froid. Il faut dire qu'un vent glacé s'était levé. Moi-même subissais ses assauts et mes muscles se contractaient dans les rafales, mes membres transis. Il a sorti une main rougie agrippant son téléphone. De loin de le regardais répondre à son appel en me faisant la réflexion que c'est le genre de personne qui soit-disant déteste ce mode de communication mais qui passe sa vie avec une machine greffée au visage. J'ai poursuivi ma route sans lui adresser la parole et il n'a pas eu le temps de me voir.

Avant même de sortir de la gare, dans les bries de conversations des voyageurs rassemblant leurs affaires pour aller s'entasser trop tôt dans l'escalier comme si cela avait assez duré ou que la porte n'allait nous laisser qu'un passage de quelques secondes pour gagner le quai, déjà j'entendais quelque chose d'indubitablement familier. Pas un accent, non, rien d'aussi franchement reconnaissable... Quelque chose de mon âge, dans l'âge de cette compagnie de corridor, pas dans le chiffre de mes années, pas une promotion de conscrits, plutôt un environnement générationnel, mais là encore c'est aller un peu vite en besogne et je ne dis rien de ce qui se passait — sous mes yeux davantage qu'en moi-même —. Dans les coupes de cheveux soignées, les chaussures solides, les vêtements chauds pour l'automne retors — qui sévit dans les montagnes en mauvais plaisantin, en petit diable adorable et épuisant —, jusque dans la tranquillité des phrases, je reconnaissais que j'étais revenue non seulement au lieu, mais au temps, à tous les temps de ce pays qui se sont agrégés en moi depuis l'enfance. Mais c'est en approchant du centre-ville, sur le point de traverser une première fois la Leysse, quelques minutes plus tard à peine, qu'une voiture a ralenti et, baissant la vitre, le conducteur m'a lancé : « N'insistez pas, madame, je n'ai pas le temps de vous parler » avant de continuer sa route et l'échange, si bref, n'a pas permis que son visage démente la jeunesse de sa voix, de sa voix autrefois bien-aimée et pour toujours, je le constatai alors. J'ai hésité, une seconde, à ouvrir la porte et à monter en passagère, mais l'infime indication du contraire — léger mouvement du buste d'un danseur de tango — a suffi à le faire filer. Ce qui avait commencé à la manière floue de ces longues brumes que l'octobre attache en mèches flottantes aux flancs des montagnes — rubans de fête aux harnais des chevaux —, cette impression vaporeuse des alentours, le timide bégaiement d'un déjà-vu, s'est trouvé catalysé en lame par cette voix d'un autre temps et si semblable à celui-ci — l'automne déjà, la ville déjà, et ces mêmes personnages qui se croisent sans forcément s'arrêter puisqu'un autre rendez-vous préexiste entre eux, à la vie à la

mort —. Dès lors, dans les rues, les boutiques, au café où je m'arrête à chaque retour, sans y avoir d'autre attache que cette récente habitude, chaque personne croisée est une personne de connaissance, perdue de vue, oubliée, mais dont le visage plus âgé me dit ce même quelque chose. Je m'attends à être reconnue à chaque fois et je crois que je le suis, comme une qui a été d'ici, qui a été ici et qui ressemble à d'autres, à toutes les étrangères familières. Quelque chose perdure. Le déjà-vu est passé au carré. Un petit garçon délicatement roux s'approche de la terrasse mouillée avec son grand-père qui peine à trouver l'entrée, il dit : « On s'est trompé de porte ». Puis, assis, les pieds dans le vide devant un lait-fraise : « Le manège, y marche plus ». Et j'entends, enfin, que cette incessante lecture du présent qui fait toute l'occupation de l'enfance est une pratique de la langue, une répétition, un entraînement à l'exercice impossible de dire le monde avec des mots. Ce qui en est affiché, — et quel profond mystère déjà que la frontière transparente de la vitrine qui laisse voir l'intérieur du café, vide presque à cette heure, n'était deux esseulés par habitude, et le reflet du manège à l'arrêt, couvert d'une bâche à l'image des chevaux de bois qu'elle dissimule à l'avidité de l'enfant... — et ce qui est plus encore impossible encore à dire : ce qui traverse et dont la fugacité nous ravage et nous enchanter d'un même coup.

En traversant la Leysse une seconde fois, par le Pont de Serbie dont je ne me souvenais pas avoir jamais su le nom et qui pourtant semblait le frère de celui qui, à Sofia, mène vers cet hôtel dans la dernière ligne droite de la gare, mais sans les quatre lions qui ornent fièrement les angles du pont bulgare, bien qu'il n'enjambe lui aussi qu'une rivière et non un fleuve, je suis arrêtée net par la rutilance de la vigne folle qui explose ça et là dans le vert saturé des berges flanquant l'eau grise et rapide des pluies des derniers jours. Il y a, dans un carton qui ne s'est pas complètement perdu, un cahier où une expérience semblable est transcrise, maladroitement. Expérience — c'est le mot juste, et il apparaît dans toute sa graphie, écrit comme sur une étiquette, l'étiquette du fameux cahier aux maladresses, avec la même encre délavée et les lettres rondes à peine dégourdis de l'enfance — expérience, oui, dont la ville, l'automne et moi-même sont les invariants — et aussi cette voix de jeune homme par la fenêtre de la voiture d'un homme mur à

présent, pareille à cette vigne sans fruit, cette voix pure, mais gaie et craquante, un feu de brindilles sèches, et qui marche avec moi depuis que je suis de retour —. Le temps est frais et doux, tout ensemble. De l'air froid qu'on devine aux lointains sommets blancs, seule l'acuité nous parvient et de la moindre feuille aux montagnes alentour, le dessin de chaque chose se détache de son fond. Ainsi aiguisés, nos yeux peuvent sans peur s'ouvrir en grand pour voir profondément. Dans le cahier, un moment d'automne dans le parc a été noté. Est-ce uniquement grâce à cela que le jaune m'en est resté en mémoire, plus important que tout ce qui a pu se passer dans la ville durant cette année-là et par la suite, contaminant les souvenirs de chaque retour ? J'ai marché depuis la gare et la ville telle qu'elle était m'apparaissait aussi clairement que ses mutations successives et la permanence de ses pierres dans leurs tentatives de répondre aux montagnes environnantes par leurs édifices, beaux ou laids, irrémédiablement fragiles. J'ai laissé le jaune du parc de la jeunesse derrière moi, en une longue traîne de feuilles, et je suis arrivée au brasilement sauvage du rouge qui n'existe qu'avec ce vert, presque fluorescent malgré le ciel plombé. Les couleurs n'ont plus besoin de lumière. C'est une conversation qu'il faudrait avoir avec un éclairagiste, mais comment dire qu'il y a plus d'amour sur ces berges que dans toute ma vie ?

Je m'étais dit qu'il était grand temps le jour où, devançant l'appel, M. m'avait donné rendez-vous. Je pensais que ce serait dans la Maison mais il avait choisi la Châtaigneraie. Et pas la peine de venir le chercher à la gare tout en bas, il se débrouillerait pour être là, vers le haut. C'était jour de tempête et quand je suis arrivée dans le petit bois, les arbres tourmentés et plusieurs fois centenaires étaient en plein vacarme — attaques du vent, craquements des branches, chute des bogues, éclatements. Dans un premier temps je ne l'ai pas reconnu : ce n'était pas le vieil homme dont le visage m'était familier. Bien plus grand et bien plus jeune, il tenait à la main sa casquette Belleville qu'il venait de remplir de châtaignes : nous aussi, on venait là, quand on avait faim. Il se rappelait avoir quitté la demeure collective pour se retrouver là, planté dans sa nouvelle histoire, confiant dans les racines des châtaigniers tutélaires qui avaient accueilli autrefois la mélancolie du philosophe.

Je n'étais pas revenue depuis longtemps sur la route de Barles quelques kilomètres après Digne mais comme M. achevait là sa cure annuelle prescrite à cause de l'asthme, je l'ai convaincu de monter jusque à l'ermitage millénaire en empruntant le sentier enraciné au pied du torrent à cet endroit-là. Le mistral avait lâché prise, dégageant la tonalité bleue du ciel et la nouvelle jeunesse du vieil homme. L'ascension avait eu lieu en plein silence. M. économisait sa respiration. Sa vie tenait au souffle. Sa seule phrase avait été prononcée au moment de la halte en plein escarpement, au bord du ravin : si j'avais su, à l'époque, on aurait pu venir se cacher là. Silence. Un aigle avait survolé lentement notre passage et s'était éloigné en signant de sa présence tout l'espace bleuté.

Avec lui, par temps à peu près clair, j'ai tourné comme un satellite autour de l'hôpital parisien, autour du pot aux malades. Il y avait là comme une tornade pétrifiée, un ouragan qui taisait son nom, en s'inscrivant tranquillement dans le périmètre de la rue Manin. Je n'étais jamais venue là auparavant et la façade de l'établissement ouvert en 1905 était avenante, avec sa façade de

briques rouges, ses ouvertures serties de blanc, son élan bien incarné et son entrée aux angles arrondis avec porte tournante. M. croyait se souvenir de sa chambre, au moment de l'opération et aussi de la sortie au moment de l'exfiltration, rocambolesque en apparence, tragique au fond, plutôt à l'arrière du bâtiment. M. et moi avions remonté le courant, cherchant dans la silhouette du bâtiment les vestiges du projet initial : gratuité des soins, consultation le soir pour les ouvriers, accueil des mères souhaitant rester auprès de leurs enfants malades. M. n'avait rien connu de tout ça : il se souvenait juste des cris, des portes claquées, du vent de folie et de la douleur qui lui poignardait le ventre, puis de l'anesthésie. Le bâtiment magnifiquement rénové semblait gommer les sombres souvenirs intermédiaires et assurer sa présence dans l'infini de la ville, passée à ce qu'ils appellent « autre chose ».

Entre deux cols, j'arpentais sans relâche le territoire du village dont une partie du nom signifie soit grange soit abreuvoir soit source bouillonnante. Des enfants comme livrés à eux-mêmes mobilisaient les rues : ils menaient l'enquête et soudain, se détachant d'eux, M. a quitté le groupe pour me montrer ce qu'il avait trouvé. J'ai emprunté à ses côtés un chemin rocailleux : à la sortie du petit bourg, un tas de pierres semblait narguer en miniature les sommets savoyards. La légende locale dit qu'une adolescente avait été chassée de l'Abreuvoir à coups de pierres et lapidée par la haine il y a longtemps parce qu'elle était étrangère, sans doute nomade et sorcière comme celles qui connaissent les secrets des plantes. M., amoureux de cette histoire, a cueilli près du tas de pierres une immortelle qu'il m'a offerte avant de regagner en courant la bande des sources bouillonnantes.

Nous venions d'entrer dans la Tête d'Or par la Porte des Enfants du Rhône. M. en colère avait, au passage, lancé à tue-tête : il n'y a pas que les enfants du Rhône, c'est arrivé aux enfants de partout ! Les promeneurs s'étaient retournés et avaient fait comme si de rien n'était pour ne pas se fixer sur un décalage décisif, frôlant le désastre. Mais les mots, portés par le premier vent implacable d'automne, avaient rejoint les cimes à peu près intactes et remplacé l'or par la rouille, le vermeil par le sang avant de se retrouver projetés à terre ou dans le fleuve sans pouvoir sortir de leur gangue allusive. M. n'avait cherché à

ratrapper ni les mots ni le passé. Il préférait, me disait-il, continuer à marcher sur ses propres traces pour atteindre le lieu du prochain rendez-vous, au-delà de la Tête d'Or. J'avais du mal à le suivre.

Je suis resté posté derrière le premier pilier du pont de chemin de fer en arrivant de l'avenue de Lyon et Etiennette a continué un peu sa route, en regardant de tous côtés. Elle est inquiète, Etiennette, son travail à la Trésorerie la met aux prises avec les souteneurs, comme elle dit, et certains ne sont pas d'accord pour payer l'amende. Elle, elle est ferme, comme les piliers du pont de chemin de fer, elle le dit parfois comme ça, le soir. Alors, ils la menacent. Quand on arrive à cette saison où il fait nuit tôt, elle a peur d'être suivie. Surtout au moment de passer sous les grandes voies ferrées qui vont vers Bordeaux et Paris, il y a des coins d'ombre et quelqu'un pourrait s'y cacher. Avant, c'est la ville, on n'oserait peut-être rien lui faire. Mais après, c'est le faubourg et ce n'est pas tout à fait la même loi...

J'entends le rire d'Etienne quand on arrive à l'angle de la rue Béteille. Elle renifle l'air humide puis elle fronce le nez et elle remue la tête. Dommage qu'elle parte trop tôt le matin pour aller y faire un tour de marché. C'est la saison où on y trouve les grosses pommes à l'anis. Il paraît que ça sent bon de la place Béteille jusqu'au faubourg ! Ah, ça ferait tellement plaisir à Yvette et à Jeannette si elle en ramenait à la maison. Mais là, c'est déjà le soir, le marché est fini depuis bien longtemps et le parfum des pommes à l'anis n'est même pas resté dans l'air, pourtant humide...

Je prends le bras d'Etienne comme nous arrivons à la montée de l'église. Elle écoute comme moi le bruit encore lointain de la borne à eau. D'abord, elle a cru que je frissonnais à la vue de la grande maison Roquelaine en repensant au jour où la milice s'était réfugiée sur son toit, juste avant la libération... Et ça mitrailleait ! Elle a même froncé les sourcils en me regardant, Etienne... Si on écoute bien, on se rend bien compte que ce sont des rires. Penser encore à la guerre alors que ce sont seulement des gosses qui jouent un peu à faire un palmier rafraîchissant avec la borne à eau !

Je lis à haute voix le panneau de la rue Jules-Lemaître et Etienne soupire en pensant à son amie Jeannette, qui ne s'est

jamais mariée. Celle-là, aller s'enticher du docteur ! Oh lui, il en a bien profité, chaque fois qu'il allait chez elle et elle qui le faisait venir sous le moindre prétexte !... On aurait dit qu'elle frôlait la mort à chaque fois. Et puis, aussitôt après, elle filait encore en pantoufle chez sa grande amie Etiennette –quand on était samedi ou dimanche, bien sûr, les autres jours, c'était la Trésorerie ! – pour lui raconter en rougissant tous les examens que se permettait le docteur sur elle... Mais on ne pouvait rien dire, il était docteur n'est-ce pas ? Et elle levait les yeux en souriant aux anges et Etiennette, elle, fronçait les sourcils...

Je fouille dans mes poches pour trouver un ticket de bus car nous sommes arrivés au terminus du douze et il faut que je reparte, moi, vers le centre. Etiennette, elle, regarde pensivement dans la direction de Croix-Daurade. On entend une cloche au loin, qui sonne le glas. Elle se met à fredonner un air dont je ne saurais dire s'il est gai ou triste... Elle m'explique, c'est ce genre de chose que fredonne son oncle qu'elle aime tant, auprès des lits des moribonds, là-bas, à Croix-Daurade.

Je le suis sur les pavés humides de la place, ses pattes frappant doucement la pierre. Une vibration traverse son corps et rejoint le mien, tout le village respire à travers lui, tintement de mémoire. Le parfum du pain chaud monte des fenêtres, mêlé à celui de la rouille des grilles et des herbes trempées. Il s'immobilise un instant, oreilles et membres aux aguets, sur sa rétine un mouvement invisible. Je reste fascinée par la patience de cette connaissance muette. Il repart à la découverte des mystères.

Nous suivons le chemin de terre derrière les maisons, ses coussinets froissent la poussière et soulèvent effluves et racines. Il ralentit le museau dirigé vers un trou dans le fossé, je marche à ses côtés fasciné... c'est là qu'elle passe en vélo, une silhouette de pluie qui glisse entre les flaques et que nous suivons comme une phrase inachevée... Il repart frôlant les herbes et nous franchissons l'arche du vieux moulin, l'air humide colle les graviers à ses pattes. Il avance captif des odeurs de bois et de vent entre les planches. Il s'arrête se couche tête basse lisant le rythme ancien du lieu, suit-il une voix souterraine ? se relève s'avance vers l'ombre où nous disparaissions.

Le matin pèse encore, le long de la rivière les cailloux glissent sous nos empreintes, il explore l'eau, les algues, la vase, les poissons, ce qui vit dans la lenteur des rêves. Il écoute les histoires échappées des buissons.

Ici, le jardin derrière l'église, terre, racines, fleurs écloses, les feuilles s'écrasent sous nos pas, le goût de la mousse monte jusque ma gorge, il s'y couche et se relève mêlant tout ce qui vivant, respire. Il contourne une vieille souche s'arrête face au trou noir dans le tronc et son regard s'enfonce dans une eau profonde, un miroir où le temps se penche pour se reconnaître.

Nous rentrons sans parler, ici l'air retient une odeur de linge, au salon il s'assoit fixe la chaise vide pendant que la lumière caresse son pelage il se lève s'ébroue et vise la porte entr'ouverte.

Le trottoir brille encore de pluie, les fenêtres reflètent des fragments de ciel il marche sans laisse et traverse les ruelles sans perdre la mesure du monde.

J'étais près de l'église, à quelques mètres du grand portail, là où elle s'était arrêtée sidérée. Elle avait regardé le cercueil devant l'église dans cette espèce d'affolement de cette mort, cet apprentissage des mœurs autour de la mort, cette excitation, son premier mort, un voisin, et elle la première arrivée car les voisins sont toujours appelés les premiers. N'étant pas de la famille elle n'avait pas pensé entrer dans l'église, participer, elle ne savait rien, n'imaginait pas qu'une voisine pouvait assister à la messe voire prier. Elle avait suivi quelqu'un pour acheter des gerbes chez un fleuriste de la ville, suivi le protocole des fleurs puis le protocole des cartes, avant celui de la queue pour les condoléances. Pendant trois jours elle avait tourné autour des cérémonies, des grappes d'individus venus de Strasbourg et de Paris, des citadins quasi endimanchés marchant dans les ruelles en chaussures cirées, arrêtée soudain par cette cérémonie à l'intérieur pour un cercueil au-dehors, il y avait ce cercueil sur le parvis et toute la famille dans la nef, elle regardait cette solitude du cercueil blond dans l'après-midi doré de septembre, blond comme lui dedans, couché dans le satin et le chêne verni, exclu de la communauté qui chantait pour lui et communiait et pleurait, exclu car s'étant défenestré, elle restait là, à regarder cette solitude de l'homme abandonné, à bout de vie. Elle le gardait, le surveillait, craignant confusément qu'il lui arrive encore quelque chose.

La route du nid d'amour s'enfonce dans le vallon, il y faisait sombre, elle suivait la rivière en découvrant les enchevêtrements de souches blanchies par le temps passé sous l'eau, de branchages charriés par l'eau, de débris de peupliers et de saules, de pierres, on lui avait dit que ces accumulations étaient celles des castors. Je cherche les castors, je cherche avec elle les entrées noires des nids dans les lianes et les feuillages, comme elle cherchait de ses yeux gris et inquiets, cette peur de marcher seule au fond d'un vallon sombre, craignant la mauvaise rencontre, les chasseurs, les baroudeurs, les camionnettes venant décharger sauvagement leur gravats et plastiques dans la rivière, à l'insu de tous, suivant leur vieille

habitude du lieu, leur habitude de balancer ordures et ferrailles dans les creux les failles les flancs de coteaux et les ruisseaux, avec leur mépris des castors, la rigolade, les castors !

Je marchais dans la partie ancienne du village, à droite de la route nationale qui le coupait et l'avait toujours coupé, le condamnant à peu de charme et peu de tourisme, mais à des voitures des camions un restaurant routier une banque une poste, là où elle avait habité, atterri, échoué, par un ensemble de circonstances dont peut être trente ans après on pourrait mesurer l'impact, un individu croisé dans un train en Normandie, un épuisement à mener des études difficiles, une perte de logement, un goût pour l'odeur des cyprès le soir et dans ce village on sent le thym et le cyprès, on s'assoie au rebord de pierre des fontaines et on écoute le temps, elle écoutait le temps qu'elle pensait paisible ici mais c'est le mensonge des fontaines, on ne peut rester assis sur les rebords de pierre car vient le froid et les embruns des jets poussés par le mistral, viennent les nuits et les gnomes qu'il faut bien affronter, ils tournent autour des jeunes filles et l'individu en était un, qui finirait un jour par l'enfermer à double tour et l'obligerait à fuir en espadrilles par la fenêtre, la gouttière, la route les champs les grillons la nuit.

Place des marronniers après l'impasse sombre de la rue Gaston Imbert, il y a soudain de la lumière et des plus riches habitaient là. La maison du peintre qui à la bombe noire dessinait des chats sur les bas de portes et de murs, des chats à la toilette ou sommeillant, tout le village envahi de chats noirs tranquilles maintenant effacés par des carshers ou des couches de peinture propre, la maison avec sa grange et son escalier de pierres glissantes menant à une petite terrasse couverte d'où peut être une paire d'yeux nous observe, la jeune fille et moi en visite d'autrefois, l'autre maison avec sa balançoire et sa cour de terre battue, la petite fille à la balançoire se balançant toujours et fredonnant son monde d'enfant, chaque couplet se terminant par « et puis quoi encore ! » sur un ton d'adulte irrité, le chant reprenant mezzo voce avec ses rivières et ses fées, la roulotte au fond de la cour hébergeait provisoirement la femme aux serpents, une saltimbanque rousse, la paire d'yeux planquée sous une visière suit nos pas hésitants, nos pas visitant tout l'ADN d'avant qui traîne par ici, des frottements de roues aux

angles des murs aux usures du centre des marches, « et puis quoi encore ! » scande l'enfant se balançant, l'échappée de ciel vers le rempart éboulé, le sentier de l'étendage où la nuit seul le linge de la Parisienne reste à geler, la fibre du tissu s'usant plus que vite que d'ordinaire avec ce gel mais voilà il y a ceux qui comptent et ceux qui ne comptent pas, la Parisienne ne savait rien elle apprenait, elle apprenait le mariage et la vie de village et pour le linge personne ne lui a dit. « Et puis quoi encore ! »,

Première promenade

L'automne installait ses rousseurs. Nous décidâmes de marcher le long du canal sur l'ancien chemin de halage, aménagé pour les randonneurs à pied ou à bicyclette. Le sol y est plat et Claire manquait encore d'assurance pour fouler un terrain accidenté. Elle avait troqué sa canne anglaise pour un bâton de marche, acquis lors d'un ancien cheminement vers Saint Jacques de Compostelle, et s'accrocha à mon bras. Nos premiers pas furent courts, prudents. Claire avançait un pied, s'assurait qu'il était bien posé, droit devant. Elle prenait alors résolument appui sur lui, avant d'oser soulever l'autre et de le porter en avant du premier. Son bâton la sécurisait. L'assurance lui venant, la taille de ses pas s'agrandissant, nous atteignîmes un banc. J'aidai Claire à se plier pour s'asseoir et pris place à côté d'elle. Nous reprîmes haleine et devisâmes gentiment sur les couleurs des feuilles des platanes, qui bordent les deux rives du canal. Elles avaient commencé à virer au jaune. Le soleil, encore haut en ce début d'après-midi, les caressait, les dorait en transparence, les faisait miroiter. Elles frissonnaient au léger vent. Nous écutions leur murmure, trop heureux que leurs chuchotements nous évitent de parler de ce qui, nous le savions, nous préoccupaient l'un et l'autre. Le retour vers la voiture fut laborieux et silencieux. Claire était fatiguée, ou triste, ou les deux.

Deuxième promenade

La marche de Claire s'étant nettement améliorée, nous cheminâmes jusqu'à la maison éclusière qui faisait guinguette. Il faisait encore doux, bien que la saison avançât. Une brume légère montait du canal, prémisses des brouillards de l'hiver. Les rayons bas du soleil la nimbait par en dessous. Dorée au niveau de l'eau, elle blanchissait en montant avant de se dissoudre dans les feuillages jaunes et bruns des platanes. Le rouge sang d'un sumac vivifiait le décor. Nous nous installâmes dehors et passâmes commande : thé de Chine fumé pour Claire, thé vert pour moi. « Le canal sera bientôt curé, nous expliqua

notre hôtesse. On trouvera, une fois de plus, toutes sortes de choses sur son fond : réfrigérateurs, bicyclettes... Que fera-t-on faire des poissons ? Déplacer les petits ne présente pas une difficulté insurmontable, mais les gros, les silures ? Car figurez-vous qu'il y a désormais des silures dans le canal latéral à la Garonne et qu'ils sont énormes ! » Une pénichette passa, qui fit diversion. Son pilote nous gratifia d'un élégant coup de chapeau. Fut-ce le canal ou la péniche ? Nous parlâmes de Georges Simenon. C'était un terrain glissant. D'un accord commun et tacite nous changeâmes le cours de notre conversation. Nous nous séparâmes paisiblement.

Troisième promenade

Elle eut lieu un dimanche de printemps. Une fois encore, nous prîmes les bords du canal et nous arrêtâmes à notre guinguette pour déjeuner. L'air était tiède sous un ciel laiteux, quand, brusquement, le soleil perça ce blanc et se braqua sur notre table. Les verres se mirent à étinceler, la main de Claire, dont les contours se firent plus nets sur le rouge de la nappe, sembla plus assurée. Je levai les yeux, avide de lire l'effet de cette subite lumière sur mon amie. Allait-elle enfin aborder le sujet qui occupait nos pensées ? Je la vis hésiter : son front se fronça, ses lèvres s'entrouvrirent. Elle renonça. Tout redevint tranquille dans sa physionomie. Ses yeux, qui avaient viré au gris, reprurent le bleu que je leur connaissais entre les bandeaux de ses cheveux cendrés. Ses joues gardèrent un petit moment le rose de l'émotion. Je respectai son trouble. Je me dis, à ce moment précis, qu'elle m'était de plus en plus chère. Nos interrogations, que je savais communes, étaient gages d'une affection durable. L'heure de nous en ouvrir l'un à l'autre n'était toujours pas venue. Nos confidences portèrent sur les charmes de l'automne et sur le contenu de nos assiettes. Cela suffit ce jour-là à notre complicité.

Quatrième promenade

S'il est bien un endroit où marcher dans la touffeur de l'été, c'est sur les bords du canal ; ils sont ombragés. Je n'avais pas osé, ce jour-là, proposer une promenade à Claire, craignant qu'elle acceptât de m'accompagner dans le seul but de me faire plaisir. Cette idée ne me plaisait pas. Je m'y rendis donc seul. Ma

déambulation fut lente et contemplative. Quand, arrivé à la guinguette, je trouvai Claire installée à notre table habituelle. Ce hasard en était-il un ? Mes pas m'avaient porté vers elle, qui, sans que je le sache, m'attendait. L'amitié est chose mystérieuse. À la découvrir là, sous son chapeau de paille, dans sa robe d'un bleu franc qui allait si bien à la détermination de son regard, à son sourire ineffable, je sus que le moment était arrivé. Elle était prête. C'était à elle de mettre sur le tapis la première carte. C'est ce qu'elle fit.

Alors que les cloches carillonnaient sans tenir compte du silence où ce que je lisais m'avait calfeutré, totalement cloîtré dans un monde qui n'existe probablement pas, je levai les yeux de mon livre, comme du fond d'un puits, et je vis sa silhouette venir de la calle Barbaria delle Tolle et se diriger vers Fondamenta dei Mendicanti qui longe les bâtiments de l'hôpital. L'ai-je rêvé ou imaginé, mais il me sembla qu'elle avait jeté un regard dans ma direction, comme une invitation à la suivre, ce que, après une seconde d'hésitation, j'entrepris de faire en me murmurant que bien sûr, c'était elle, la femme du livre que j'étais en train de lire, et que j'allais sans doute me réveiller, reprendre mes esprits, mais que pour l'instant il n'y avait pas à hésiter et que je devais la suivre. Nous arrivâmes sur Fondamenta Nuove, face à l'île San Michele, l'île des morts. Quand je dis nous arrivâmes, en réalité je me retrouvai seul à contempler le nord de la lagune et son île aux cyprès et aux ifs, mais elle, elle n'était plus là.

Un jour de pluie, comme il en existe à Venise comme ailleurs, lorsque la pierre blanche réverbère ce qu'elle ne peut plus cacher, elle, que je nommais Liliana, marchait sous son parapluie, évitant de marcher sur des plumes de pigeons collées sur le pavé et les quelques flaques où se reflétait une des pattes du cheval du Colleoni, et cela lui donnait un air de danseuse, ou plutôt d'une apparition, elle, que je m'étais enclin à suivre comme en un songe. Je restais trois pas derrière elle, guidant mon pas sur son pas, ma démarche sur la sienne, et poursuivais cette sorte d'errance dont je compris rapidement qu'elle lui était coutumière et qui ne pouvait que me plaire.

On était dans une calle à l'abri du vent qui cet après-midi avait décidé de s'engouffrer un peu partout, je ne savais plus trop où on était, et aurais beaucoup de mal à retrouver l'itinéraire plus tard, lorsque je souhaiterai y retourner, sans elle. Mais Liliana avançait avec énergie et je tentais juste de ne pas perdre sa trace, lorsque je la vis s'engouffrer dans une librairie, dont j'ai su plus tard qu'elle était réputée, au nom évocateur de Acqua alta, et elle se mit à fouiner dans les étals, dont un morceau de gondole était

le support. Je me mis moi aussi à regarder d'un peu plus près les livres qui patientaient, et dans ces moments d'inattention où le regard est accaparé par quelque chose de plus important que ce pourquoi on était là, un chat se faufila entre les livres, car ce lieu était le domaine des livres mais aussi des chats, ce qui me fit faire un pas de côté, un recul sensible derrière une étagère, pendant ce court laps de temps, elle s'était évaporée.

Appuyé contre un mur, je regardais la nuit qui commençait de recouvrir les toits. Je n'avais pas envie de rentrer dans le petit appartement que j'occupais tout près de cette place qui m'attrait comme un aimant. Les passants devenaient plus rares, les lampadaires murmuraient la lumière comme s'ils n'étaient pas certains du rôle qui leur était assigné, et j'entendis son pas, reconnaissable entre tous, qui donnait le signal d'une nouvelle errance entre ces murs décrépits. Malgré la fatigue du jour, je me glissais derrière elle et j'eus la certitude qu'elle avait conscience de ma présence et que même cela semblait l'amuser. Elle ralentissait son pas lorsque je me tenais à une distance où j'aurais pu perdre sa trace. Je n'avais encore jamais emprunté ces ruelles, et n'avais aucune idée du lieu où Liliana pouvait bien m'entraîner. Nos pas résonnaient et m'auraient presque fait peur. Deux hommes accoudés au parapet d'un pont ne relevèrent la tête qu'à mon seul passage. Au croisement de deux ruelles, dont l'une débouchait sur un rio, Liliana disparut, me laissant seul avec le clapotis de l'eau qui venait d'être remuée. Mon dos se colla contre le mur avec l'envie de pleurer.

Sur le campo San Zanipolo totalement désert, elle et moi nous retrouvons, je tenterais presque de fuir, mais je décide de partir le premier en direction de la calle Barbaria delle tolle, d'un pas le plus naturel qu'il est possible de mettre en place, sans oser me retourner bien évidemment, donc on va dire d'un pas assuré. Je progresse ainsi jusqu'à une minuscule place dont j'ai oublié le nom mais où crie un perroquet de temps à autre près d'une fenêtre, mais aujourd'hui il reste muet, et je poursuis mon chemin par une ruelle qui conduit à un pont que je franchis sans hésitation et je me dirige vers la gauche puis immédiatement sur la droite et me retrouve face à l'église de San Francesco della vigna. De ce que j'entends, elle me suit, car un pas résonne haut et clair. Je n'entre pas dans l'église, mais comme presque chaque jour, j'entre dans le premier cloître dont je fais le tour

scrupuleusement de gauche à droite, et lorsque je suis sur la travée opposée à celle par où je suis entré je sais que c'est elle qui, à son tour, est entrée.

Comme j'avançais sur le chemin sinueux, j'arrivai à la hauteur de la maison de la famille A., seuls habitants du hameau l'hiver, là où j'avais entendu cette voix inconnue dans l'encoignure de la cuisine, cette voix d'enfant apeurée dans le combiné du téléphone, cette voix qui venait de là-bas, là où tout n'était que désordre, folie, angoisse, l'escalier en pierre, les marches moussues, rien n'avait changé, la porte était entrouverte, je la poussai, la pénombre était la même, dans l'encoignure un téléphone à cadran, un annuaire dont je ne parvenais pas à lire l'année était posé sur un guéridon de bois, un compteur au mur dont j'avais oublié la présence, il fallait bien, pensais-je, calculer le prix de la communication, j'avançais lentement, me demandant si elles seraient là, soupçonnant que cela ne se pouvait pas, persuadée toutefois que j'allais les y trouver, j'avançais confiante, avec raison, puisqu'elles étaient là, comme toujours, la vieille aveugle devant son tas de haricots, la fillette à l'oeil crevé assise de l'autre côté de la table de bois, face à face, chacune équeutant les haricots, et j'entendais Christine égrainer tout ce que le monde contenait de vert, l'herbe des prés, les fanes des radis qui chatouillent les doigts de leur petits cils, les fannes de carottes dont raffolent les poules, les feuilles des arbres, les épines de sapin, les branches des genêts, la corbeille à fruits, le foulard de la mère, et l'eau de la rivière quand elle ondule sous les futaies.

Je revenais de la ferme des cousins, le chien Sauvé m'accompagnait, ses poils longs recouvraient ses yeux, il marchait sans jamais mettre une patte sur les bogues de châtaignes qui jonchaient la route, je les sentais régulièrement faire une bosse sous ma botte, haute botte en plastique qui tenait bien au pied, sans jamais faire ces clocs ou ces bruits d'aspiration quand le pied se détache de la semelle et laisse passer de l'air, je réalisai alors que nous étions pris dans une nappe de silence, le brouillard qui nous entourait devait amortir tous les bruits, comme le buvard qui retient l'encre, sentiment de ouate, les châtaigniers, le chien, le brouillard, c'est alors que je croisai madame Caminade, elle surgit du brouillard, et c'est d'abord une

tache jaune qui avançait jusqu'à prendre toute la place, et cette masse jaune continuait d'avancer vers nous, vers le chien qui jamais ne se blessait les pattes, vers moi aux bottes silencieuses, et ce jaune envahissait tout l'espace, et le brouillard avalait ce jaune, le buvait goulument, et lorsqu'une brise se leva c'est tout le parfum des genêts, leur parfum entêtant qu'il déversa sur nous, sur le chien Sauvé, sur moi à ses côtés, sur nos ombres silencieuses, et tout devint jaune, le chien, les bottes, et le brouillard devenu lumière.

Comme je me promenais en direction de Couffins, je l'aperçus qui marchait dans la rivière, il portait ses cuissardes vertes qui montaient jusqu'à l'aine et que retenaient des bretelles, son vieux chandail gris qu'elle lui avait tricoté serré pour qu'il tienne bien chaud, je voyais son ventre bedonnant, le sommet de son crâne nu, ses rares cheveux devenus blancs peignés sur les côtés, les plis de son cou, et sa musette verte dans le dos à laquelle était accrochée une épuisette, celle qui m'avait permis de ramener une écrevisse un jour que nous avions pêché ensemble, ici-même, je m'approchai pour le rejoindre, l'appelai mais il semblait ne pas m'entendre, était-ce le bruit du gave qui recouvrait ma voix, je l'appelai à nouveau mais aucun son ne sortait de ma bouche, où était-ce moi qui ne m'entendais pas?

Comme j'avançais avec la flèche sur *Google Maps*, j'aperçus deux silhouettes de dos qui avaient à petits pas, à leur droite des ardoises tenaient les talus, se mélangeaient aux racines des chênes, à gauche le terrain dévalait, ouvrait sur des prés à l'herbe drue, qui formaient comme une mosaïque qui ondulait, comme une mer aux vagues vertes, éclatantes, je cliquai sur le bonhomme et me voilà à mon tour à grimper le chemin à leur côté, je tentai de me mettre au pas, sautillai deux fois sur la même jambe et nous voilà tous trois à unir nos enjambées, je l'entendais qui chantonnait *un kilomètre à pied ça use ça use*, il tenait à la main droite une canne avec une tête de cochon en guise de pommeau, deux pierres peintes en rouge lui tenaient lieu de pupilles, elle avait à la main droite un pot au lait en fer blanc qui se balançait au bout de son bras, suivait la cadence, comme nos jambes, six jambes et un pot au lait qui se balançaient, *deux kilomètres à pied...*

Ils ont peut-être tous rêvé cette nuit-là. Seuls cinq en ont rapporté des images, des fragments comme arrachés à leurs errances dans un même rêve

J'ai rêvé que je le rencontrais sur le chemin large, à travers pins, avant même qu'il atteigne la maison au portail rouillé qu'il avait quittée vingt ans auparavant. Je décidais de n'en dire mot à personne. En aucune manière je ne voulais intervenir dans l'inattendu de ce retour. Nous ne nous sommes pas reconnus tout de suite, lui le visage émacié, le corps décharné et sombre dans ses habits noirs, moi affublé d'une silhouette ramassée, d'une mine rougeaudé et de vêtements de travail. Nous nous sommes comme épiés dans un premier temps, chacun hésitant à faire le premier pas. Puis nous nous sommes fait une accolade et avons échangé les premiers mots, banals, timides, réservés, mais j'ai perçu la grande émotion qui passait dans nos voix. Nous nous aimions bien autrefois, nous parcourions ensemble l'étang simplement pour prendre le frais ou pour pêcher ou pour aller vérifier les tables d'élevage de moules. Je ne lui ai posé aucune question me contentant de lui manifester la joie de le retrouver.

Tant de jours sans lui et sans rêves. Sauf cette nuit. J'ai rêvé que je nageais avec lui dans l'étang couleur d'encre, comme autrefois. Mais il faisait froid, mais l'eau giclait, bouillonnait, gargouillait même, et nous n'arrivions plus à nous rejoindre, séparés par des remous étranges. Ses traits s'effaçaient, seule une main tendue et son regard fulgurant jaillissaient tandis que les mouettes criaient.

J'ai rêvé que j'allais bientôt le voir, silhouette floue au bord du vent. La liaison que nous avions nouée et rompue par son départ m'a laissée inapaisable. Je pensais souvent à lui, à nos promenades au bord de l'étang. Il me disait qu'il aimait sa femme mais n'arrivait pas à partager harmonieusement le quotidien. Il se plaignait du comportement de ses enfants et de l'omniprésence de son père. Il marchait vite, j'avais parfois peine à le suivre. Quand il pleuvait nous courions mais sans tenter de nous protéger de la pluie, au contraire, nous en ressentions

comme une libération. Et cette nuit, la course a repris, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. J'entendais nos respirations haletantes. Et la pluie s'est mise à tomber. Et il me disait avec une insistance convulsive : « je suis de retour – je suis de retour ».

Dans mon rêve il faisait un temps maussade, affublé d'une grisaille brumeuse qui n'arrivait pas à s'élever au-dessus du mont Saint Clair. Je voulais pêcher des oursins avec lui, qu'avec lui. Nous nous étions vêtus de cirés et de bottes. Partis tôt nous avions dans nos sacoches le café chaud et les sandwichs. Après de longues heures de pêche nous avons recueilli dans nos mains deux hippocampes vivants comme lorsque j'étais enfant. Et soudain l'éclat jaune-rouge du couchant a fait cligner nos paupières. Je me suis précipité dans ses bras en souriant d'un air heureux.

Comme je parvenais à l'entrée du village prêt à faire ma distribution de courrier, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Les rues étaient vides, les voitures n'étaient plus là, la fenêtre de l'infirmière était close, le chat noir avait disparu de son arbre, la fontaine était tarie, au point que je me suis arrêté un instant, plongé dans une grande perplexité. Aucun bruit, une atmosphère lourde. Quelque chose de singulier venait ou devait arriver. J'étais pétrifié, la tête dans les épaules, incapable de faire un pas. Mon rêve s'est arrêté là.

Je ne soupçonnais pas m'approcher si tôt et partager sa promenade. Il m'avait semblé qu'un regard, l'avais-je imaginé, m'invitait à la suivre : je venais d'arriver, sa langue je ne la maîtrisais pas, ni elle la mienne – qu'importe-, elle se défiait des mots ; à son chant j'apprendrais la matière de sa voix, puis, entre deux langues, ses modulations ; suivant la langue dont il use un visage change de traits, une voix élargit sa tessiture : j'apprendrais ses visages et ses voix, j'apprivoiserais ses langues. Plus tard, tenant mon visage entre ses paumes, le retenant dans le bleu de ses yeux devenus noirs par mimétisme, pour se fondre quand, captive, elle dormait avec les chiens, elle me murmurerait un nom secret. Première marche. Fin d'après-midi. Nous avançons dans les bruits du silence ; son pied nu frôle l'herbe chenue, mes bottines trainées tout le voyage –elles exsudent encore le sel de la traversée-, me blessent ; bientôt, je ferai voler mes souliers pour courir comme elle les pieds nus à travers champs et rivières et, me forger des sabots de cuir. Patience, c'est notre première fois seules ensemble ; elle me devance de quelques pas : je pense à ce nom étrange qui la désigne et qui n'est pas le sien ; je pense à tous ces noms supposés siens, celui de sa naissance, celui de sa captivité, celui bien réel du contrat de mariage, jusqu'au surnom qui lui colle à la peau comme une ombre et anticipe sa légende. Comment devrais-je l'appeler. Nous avançons en file indienne – à deux c'est maigre pour une file-, nous avançons l'une derrière l'autre –ainsi s'était -elle construite, apprenant qu'on doit fondre les traces ; ainsi avait-t-elle appris à se tenir aux aguets-, je crois, que, dans ce premier moment qui nous lie, elle m'ouvre simplement un chemin et, qu'en me devançant, elle me protège ; m'ouvrir cette voie dans son paysage, est sa façon de m'accueillir. Son pas va droit, elle porte haut – fierté du corps qui ne plie pas, port de danseuse ou de porteuse de jarre -, le cou tendu, souple, comme ses porteuses de coton, balles vissées au sommet du crâne. À la saillie âpre de ses omoplates j'imagine deux ailles tranchées : femme oiseau échappée d'un tipi, femme aigle ou chouette – scalps, totem et autre ; légendes,

superstitions, ragots : j'imagine. Dans le monde d'où je viens – et qui fut aussi, à sa naissance, le sien –, on l'aurait clouée au mur ou brûlée vive ; sa chevelure ordonnée en deux tresses lui descend jusqu'aux reins, comme un reste d'enfance devenue grise ; sous l'ocre de sa robe, un gros coton à trame distendue, sous le jupon racorni, ses talons endurcis ont pris couleur de terre. Mais tout me semble blanc. Tout le chemin. Tout le paysage. Ce n'est pas l'herbe qui est blanche, ce sont les débris du coton qui la couvrent : saupoudrés, comme une neige d'été. Il fait si chaud pourtant, je n'ose pas retirer le châle qui ceint ma taille et cache la rondeur de mon ventre. Soudain elle s'arrête, elle lance loin devant elle, à hauteur des yeux, son bras maigre tendu jusqu'au poignet maigre, comme un os de poulet, et cerclé de lanières de cuir. Son index pointé se fige : est-ce le soleil rouge qui l'arrête : Attends, semble-t-elle me dire : Patience. Et, elle dessine un large cercle avec son bras.

Et la promenade va en charrette : *Oh Daisy Bell*. À l'aube Danish-Red-Skin emprunte la jument du vieux Mac Lowan son voisin, un fermier qui à force de combats infertile avec ses champs était devenu fossoyeur ; de longues années qu'ils s'entraidaient sans presque échanger une parole : on murmurerait que le vieux Mac Lowan avait été marié à une Sioux ou à une Cheyenne, enfin à une « peau rouge ». La jument n'avance pas, ce voyage vers la ville est pour elle l'occasion d'une ballade. The Old Daisy qui malgré ses flancs maigres charrie la terre des morts, a senti dès l'attelage qu'on n'userait pas du fouet contre elle. La tête oscille ; à droite cette touffe gorgée de baies ; là des insectes folâtrent ; ici la poudre d'or d'un bouton s'éparpille ou c'est une fleur pourpre qui s'épanouit sur sa tige couverte d'échardes et, rebondie comme un avant-bras d'enfant ; à gauche cette herbe grasse. La jument hume le vent; de ses naseaux sourd un souffle doux et chaud : elle rêve et mâchonne de l'herbe en rêvant. Pour l'encourager Danish-Red-Skin improvise un chant : *The Old Daisy knows it's not easy, not easy, not so The Old Daisy knows, yes she knows, yes she, it's not easy, being alone and being old; The Old Daisy knows, yes she, she'll have soon, a big big pumkin...* Le soleil encore bas allonge les ombres ; les champs de maïs on dirait une foule gracile qui danse. La route a un bruit de caillou et de fer. Danish-Red-Skin a relevé sa chevelure, elle porte un chapeau de paille avec un ruban bleu, une robe plastronnée et des souliers

d'homme : ainsi c'est la veuve Windsore qui roule vers la ville : elle chante. Et je chante avec elle. Et mon rire tinte sur la route pierreuse.

À rebours. On va la faire cette promenade, dos au vent. Tournée contre le vent, elle avance à reculons ; sa jupe vole devant d'elle : en arrière ; ses nattes sont comme deux bras graciles projetés devant elle : en arrière. Elle se tire en arrière en corps à corps avec le vent, à reculons. La force du vent la retient. À quoi joue-t-elle ainsi, traçant sa route à l'aveugle : je la mime. À trois je trébuche et tombe sur le cul : C'est un jeu n'est-ce pas ? Ou c'est un rêve ? Elle me tend la main, je me relève. À quoi jouons nous, elle a l'âge d'être ma mère : Dis, c'est un jeu ? Je reprends la marche, à pas comptés ; à l'envers : bras écartés pour maintenir l'équilibre et je regarde loin, droit devant moi ; c'est comme si installée à la poupe d'un navire, je revoyais ceux restés à quai m'adresser un dernier signe, et la ville dans la brume, rétrécir, puis disparaître. Loin devant moi, la maison de bois se réduit ; les draps sur le fil on dirait des fanions ; loin devant moi, en arrière, le passé s'amenuise. Je m'applique à ne pas retomber ; entre mes jambes le poids de l'enfant à naître est une pierre et elle me tire vers la terre : Est-ce un rêve ? Elle, je crois l'entendre psalmodier, ou bien rire. Plus loin, sous un arbre ou gite un corps, nous faisons halte ; elle me tend sa gourde de peau : je bois après elle et je recrache aussitôt un liquide noir, je crois que c'est la première fois qu'elle me sourit. Autour de l'arbre une flaque de lait et de sang brouille la terre.

Où mène la promenade. Ce qui est peut-être le plus vrai dans cette histoire, – et que je pensais n'être qu'une légende familiale, une de plus-, c'est qu'elle buvait de petites gorgées de pétrole pour se soigner, habitude qu'elle avait conservée de ses années de captivité chez les autochtones d'Amérique du nord – à défaut, de connaître le nom de la tribu qui l'avait enlevée enfant, j'emploie ce terme générique. Un ami à qui j'avais raconté cette histoire de pétrole, m'envoya un lien vers un document l'attestant : « Le pétrole est plus léger que l'eau et c'est en utilisant ce principe que les Autochtones récoltaient autrefois la substance minérale. Ils creusaient des trous d'une profondeur allant jusqu'à trois mètres, les consolidaient avec du bois et attendaient qu'ils se remplissent d'eau. Le temps faisait son œuvre et, peu à peu, l'huile de pierre, du latin *petro-oleum*,

remontait à la surface. Pour le récupérer, ils l'écopaient ou se servaient de tissus qu'ils laissaient tremper. On buvait le pétrole pour se purger, au printemps. On s'en servait pour se couvrir la peau et se protéger des insectes, ou pour teindre et imperméabiliser des peaux, commente le gardien des lieux, qui précise que certains s'immergeaient carrément dans l'eau pour profiter de ses vertus minérales ». (Moi, à deux ans, j'allais boire au goulot de l'alcool à brûler sous l'évier, juste après on me ferait boire du lait, un lait tiède avec sa peau). Ce qui est vrai aussi, c'est qu'à son retour de déportation, on fit boire à mon père du vin, il n'avait jusque-là bu que de l'eau et du lait, de la soupe et même rien. Ce que je sais aujourd'hui c'est que mon grand-père, le fils de la fausse indienne qu'on voit assise sur la photographie devant la maison de bois, sa couverture sur les épaules à côté de ma grand-mère enceinte – et comme elle se tient droite, son long cou, son visage, maigres – n'est pas mort d'une de ses nombreuses cuites en tombant d'un échafaudage, mais indigent et seul de la malaria dans un hôpital d'Ixelles en Belgique dans les années trente ; il avait été photographier des autochtones au Congo. Mon père a-t-il jamais fait une promenade avec son père sur un chemin de Floride, sinon, à deux ans sur ses épaules ; a-t-il jamais bu avec lui une rasade de lait juste trait ; il existe une photographie d'eux sur la terrasse de bois, il existe quelques dessins sur une lettre... La promenade était belle ? Fort belle... Le petit chien est mort : celui qu'on voit sur la photographie entre les deux femmes assises devant la maison de bois : Oui. Elles aussi ? Eux, tous. Il semblerait.

Le chien nous alerta. Des mois plus tard alors que nous marchions elle et moi d'un bon pas en direction de l'arbre, et elle tenait l'enfant contre son épaule maigre, un garçon à tête ronde tout barbouillé de terre ; le chien une espèce de fox avec une tache noire sur l'œil s'arrêta net montrant les crocs : j'entends son gueulement, je vois à nos pieds ce serpent. Je revois comment, impassible, elle s'avança ; comme si rien ne devait l'arrêter. Sinon le feu. Un jour.

Je le surprends descendant les marches avec un élan qui contredit son âge. Il dédaigne les rampes solides en bois ciré, il pose les pieds avec mesure du côté large des marches, 25 marches et encore 12 marches pour atteindre le hall qui conduit au portail. Pas question non plus de prendre l'ascenseur, pas encore assez vieux pour ces facilités, tant qu'on peut marcher, on en profite...Et il fera de même au retour quand le sac de courses sera rempli...Il cherche la clef pour sortir, mais non, il y a juste un bouton à gauche à presser et le portail s'ouvre...Ce matin, il fait beau dehors, un petit vent, il a bien fait de prendre le blouson léger. Le magasin se trouve tout près sur la rue principale, juste après le carrefour aux feux rouges. Le nom n'a pas d'importance, ça change souvent, une chaîne après l'autre, mais il est toujours au même endroit et il vend toujours les marchandises qu'il aime acheter. C'est lui qui fait les courses, c'est son domaine depuis longtemps et il connaît les rayons, les promotions, les prix. Il est content de lui, la tête marche encore mieux que les jambes. D'ailleurs ses enfants lui ont offert un ordinateur – tu aimeras, on pourra t'envoyer des mails, des photos, des tas de photos qui se promènent sur l'écran dès que tu l'ouvriras – il a laissé faire, il n'est pas si moderne que ça, le grand-père, mais si ça leur fait plaisir...

Cet après-midi, il doit sortir, visite chez le docteur. Je le vois qui s'énerve, il est agité. Il n'aime pas laisser sa femme toute seule, elle est malade, mais il n'a personne pour rester avec elle. Il se hâte, les marches défilent, en bas la concierge l'arrête, bonjour Monsieur le professeur, ça ne va pas ? ...non, je suis inquiet, je ne peux pas remettre mon rendez-vous, vous pourriez jeter un coup d'œil à ma femme dans une heure, si je ne suis pas revenu ? Je vous remercie, vous me rendez un grand service ! Et il se hâte à nouveau, le tram 71 est au bout de la rue, il arrive à temps pour monter, trois marches un peu hautes, le tram est un vieux modèle, il cherche un siège, retrouve son souffle et regarde défiler les vitrines des magasins, les piétons et les cyclistes. Il sera à l'heure...

Je le vois jeune, beaucoup plus jeune, cheveux blonds déjà clairsemés, petite moustache qui frise, lunettes cerclées de métal, il n'est pas grand pour un homme, mais mince, délié, démarche souple, c'est encore tôt le matin et il se rend à son bureau. Ce n'est pas loin, il peut aller à pied. En sortant de l'immeuble, il tourne à gauche, puis encore à gauche, dépasse le commissariat dans la rue voisine et continue tout droit jusqu'après l'hôpital. Il est content. Il se rappelle comment ils ont bataillé pour trouver un logement après la guerre. Ils avaient déjà trois enfants, il fallait de la surface. Et par chance, ils ont trouvé. La famille est bien installée, au centre d'un quartier vivant. Et son lieu de travail se trouve tout près. Encore quelques pas et on voit les coupoles en oignon de l'église russe, toits verts qui surplombent les rails d'un chemin de fer. Juste en face, de grands portails sous des porches immenses, il entre en souriant, la journée peut commencer...

Aujourd'hui, je le vois prendre sa canne en partant, il marmonne, il pense que c'est plus prudent, la promenade sera longue. Ce sera comme un pèlerinage. Il veut revoir les rues de son enfance, ce n'est pas loin, juste un peu plus haut, sous la ceinture qui entoure le cœur de ville. Il y va seul, pas besoin d'aide, même s'il est vieux. C'est juste que ça monte un peu. Il avance jusqu'à l'église russe, là où se trouvait son bureau autrefois — la société, après maintes fusions, a déménagé dans les nouveaux quartiers de l'autre côté du Danube — et tourne à gauche vers le quartier des Faisans, drôle de nom, il ne sait même pas l'origine...c'est son quartier, il y a grandi, il sillonne les rues, la Mohsgasse, au nom d'un scientifique, dans laquelle il est né, où ses parents avaient une épicerie, la Kleistgasse, au nom d'un écrivain célèbre, où sa sœur aînée a longtemps habité, la Jacquingasse, au nom français il ne sait d'où il pourrait venir, et qui se prononce à la française, avec son église aux briques rouges et à la tour pointue, où il a été baptisé, et encore la Khunngasse où logeaient ses beaux-parents, et la Hegergasse où son beau-père avait ouvert sa menuiserie, et plus bas la Keilgasse où son ancien immeuble est parti en ruine sous les bombes...le quartier a été réaménagé, mais il retrouve tous ses vieux souvenirs... il arrive au Belvédère, palais baroque, musée dédié à Klimt, et lieu historique où, dix ans après la fin de la guerre, un Traité d'État a rendu son autonomie au pays, grand évènement, les ministres au balcon, applaudis par une foule en

liesse, il y était, avec toute sa famille, les enfants tout devant, les petits sur les épaules, pour bien garder en eux le souvenir de ce moment important... il finit par entrer dans le jardin botanique attenant, je vois bien qu'il est fatigué, maintenant il cherche à s'asseoir, il y a des bancs tout le long des sentiers au soleil, et de l'ombre sous les tilleuls, il se pose, trop de souvenirs, de l'émotion, de la tristesse, le temps est impitoyable, il a perdu beaucoup d'amis, il est le plus vieux parmi ses proches, il est fier et pourtant ça pèse...un peu de repos, après il repartira...il pourra toujours rentrer en tram 71 au coin de la rue, ou avec le bus 4A qui l'amènera jusque devant chez lui...

Fanny et Clémence

Je remontais les quais de Seine en direction du Carrousel du Louvre. C'était le printemps, les fleuristes vendaient les derniers bouquets de mimosa. Le ciel bleu regorgeait de nuages blancs comme de la ouate. Soudain, j'aperçus Fanny et Clémence marchant côte à côte comme si jamais rien n'était arrivé. Au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient, je remarquais que Fanny portait désormais un carré long. Des cheveux gris éclaircissaient toute sa chevelure. Si j'avais dû la décrire à nouveau, je ne suis pas certaine que je l'aurais dite brune. Clémence n'avait pas changé, elle portait toujours un chignon blond savamment négligé. Quand elles arrivèrent à ma hauteur, Fanny était perdue dans ses pensées. Clémence me toisa, une pointe de haine dans le regard. Quand elle me chuchota « je te déconseille d'écrire un second volume », un frisson glacé m'envahit.

La frêle Irène

Je traversais le Jardin du Luxembourg. Je venais de la rue Soufflot et comptais ressortir par la porte qui faisait face à la rue Vavin. Alors que je passais près des ruches, je remarquais plusieurs frelons asiatiques en vol stationnaire, à l'affût. Soudain, la frêle Irène s'arrêta près de moi « comme ces vilaines bestioles sont féroces et impitoyables ». Un frelon qui tenait une abeille décapitée passa près de nous en bourdonnant. Je m'alarmais. « Irène, que faites-vous ici ? » « N'ayez crainte, moi aussi je rêve de là où je repose. Faisons quelques pas. » Je ne trouve pas les mots pour décrire le trouble qui m'envahissait. Irène, la plus sensible personne de Maux dormants passa son maigre bras autour du mien. Je m'appliquais à ne pas avancer trop vite. Je regardais devant moi. Je n'osais pas croiser son regard. Elle me dit d'une voix douce, sans acrimonie aucune, « très chère, j'espère que dans le prochain volume, vous serez plus gentille avec Charles. » Je me tournais vivement. Rien. Personne à mon bras. Il flottait dans l'air une senteur d'eau de Cologne fleurie.

Vous pouvez m'appeler Sido

J'arrivais avenue de France. Comme toujours, je levais les yeux vers les Tours Duo. En traversant, je jetais un œil vers la longue cheminée de l'incinérateur d'Ivry. Sa fumée blanche se mêlait au ciel. Au loin, de gros nuages gris avançaient rapidement. Je pressais le pas afin de parvenir à la BnF avant l'averse quand Colette s'accrocha à mon bras d'un geste joyeux pour rejoindre l'exposition en cours dit-elle. Elle était jeune et un air espiègle soulignait son regard. Elle portait un manteau de fourrure sombre et un chapeau qui lui descendait un peu sur le front. Ses talons claquaient sur le trottoir tandis que nous avancions. J'étais bien trop impressionnée pour commenter son apparition. « Vous pouvez m'appeler Sido, lâcha-t-elle » Je faillis m'étouffer. M'agrippant plus fort le bras, elle freina notre marche et me demanda sans préambule « Sauriez-vous vous occuper d'un institut de beauté ? » Bouche ouverte, yeux écarquillés, je stoppais net. Colette avait disparu. Un rire que je semblais être la seule à entendre résonnait. Il me fallut quelques minutes pour reprendre ma route vers la bibliothèque.

Robes longues à Étretat

J'arrivais près de la plage d'Étretat. Je longeais la corniche en direction de « l'éléphant ». Autour de moi, des femmes portant ombrelles et robes longues serrées à la taille baguenaudaient. J'avais l'impression d'être hors du temps. Il faisait beau et un vent frais soulevait les rubans noués dans les cheveux d'enfants. Face à moi, l'une de ces femmes allait au bras d'un homme vêtu d'un costume clair à rayures. Elle me salua d'un discret mouvement de tête, un air de connivence sur les lèvres. Elle était brune, arborait un teint de nacre et des lèvres roses. L'homme ne remarqua rien. Elle m'avait saluée comme s'il existait entre nous une amitié discrète ou secrète, comme si quelque chose nous unissait malgré les deux siècles séparant nos vies. Je marchais encore plus loin. Je me retournais et vis le couple de dos qui s'éloignait. La mer jetait des vagues incessantes contre les galets. Son grondement m'apaisait. La marée était haute. J'entendais le bruit des pas des gens qui flânaient sur la jetée. Il régnait une ambiance de dimanche après-midi. Deux enfants en culottes courtes marchaient devant un couple âgé. L'un jouait

avec un bilboquet et l'autre avec un diabolo qu'il maniait avec dextérité.

Il pleuvait je marchais à petit pas rapides sur la plage sachant que Z. étais juste devant moi. Ses lacets roses étaient défaits et il pouvait tomber. Mes pas semblaient faire du sur place chaque caillou mouillé tordant mes chevilles. Z. continuait à marcher sans faire attention à moi, vers un but qui me semblait aussi clair que demain. J'atteignais le bout de la plage et fixait l'eau qui coulait à l'envers. Une mouette s'envolait avec un cri alors que quelque part un téléphone sonnait

Je me promenais dans les Moulins en sachant très bien que j'errais dans un rêve dans lequel le nom de Z. revenait comme une rengaine. Je parcourais les allées de spirales et les tours tout au-dessus de ma tête faisait comme une forêt à l'automne, par terre les centaines de téléphones écrasés et abandonnés là donnaient aussi bien qu'un tapis de feuilles orangées. Je croisais une première fois un agent de police municipal qui laissait de longues traces noires derrière lui. Arrivée à sa hauteur pour la quatrième fois je m'entendis lui demander où je pouvais trouver Z. Il ne prit pas la peine de me répondre et parti. La rue ponctuée de voitures en triples file devient soudain une coulée de boue qu'il me fallait descendre avec lenteur et précision pour ne pas tomber. La brume soudain tombait et je ne pouvais que renoncer.

Comme j'arrivais avenue des Amaryllis j'entendis la voix de Z. qui me disais à l'oreille que si les gros chiens aboient au fond de la vallée, c'est sûrement de ma faute. Il faisait les cents pas devant le restaurant dont la façade a fondu et il y avait dans l'air une odeur de caoutchouc neuf qui ne voulait pas s'en aller. Je mettrais mes pas dans les siens cent fois s'il le faut. Mais à chaque fois le restaurant changeait d'apparence et il devenait parfois une petite église qui était invisible à l'aller. Z apparaissait et disparaissait derrière des écrans de fumées qui étaient comme une brume sur un lac éclairée au néon violet fluo de la chambre de Momo. Alors que je m'entendais dire que j'avais mal aux mollets des volontés s'évanouissaient au rythme d'une musique auto-tunée.

Le temps était beau, il faisait chaud, je traversais la ville en voiture avec Z. mais la route était plus longue qu'espérée. Je regardais dans le rétroviseur et ne voyais pas la tête de Z, un nuage m'en cachait le sommet. Soudain, au feu rouge il sautait de la voiture en marche sans prévenir. Trois fois je failli l'écraser.

J'étais dans une villa. Un escalier attirait mon attention car je savais qu'il menait à la chambre de la mère de Z. Arrivée devant la porte je n'avais pas le temps de l'ouvrir que la maison entière disparaissait et j'étais soudain sur les berges asséchées du grand lac noir. Z. se noyait quelque part mais je ne pouvais pas l'aider, l'image se brouillait de pluie.

J'atteins le bout du village et je prends la route de Baleine puis je pénètre dans le petit bois, son unique sentier me mènera à l'autre bout du village, c'est un raccourci. J'aime ce petit bois, je le traverse souvent et n'y rencontre jamais personne. En 15 minutes on évite la nationale, je passe devant la cabane maintenant écroulée que nous avions construit tant bien que mal l'été dernier, je cueille quelques coucous jaune pâle . Il fait un peu froid et les feuilles mortes craquent sous mes pas, je repousse du pied les ronces volubiles et soudain je sens une présence, j'entends un écho de mes pas, je me retourne et reconnaît le grand Serge à une vingtaine de pas de moi. Je n'aime pas je n'ai jamais aimé qu'on marche derrière moi, je sais déjà que je suis une proie, j'en ai l'expérience et les prédateurs arrivent toujours par derrière. Serge est un étrange gars, ouvrier agricole fortement bâti, il porte toujours un gilet sans manches et toute l'année, on peut contempler ses bras nus, bronzés et musclés, il doit avoir une trentaine d'années, on ne lui connaît pas d'amie. Nous nous connaissons comme on se connaît dans un village sans jamais s'être parlé, je ne lui dis donc rien, lui aussi reste silencieux. D'ailleurs, même si je l'ai vu souvent en compagnie des autres gars du village, copains de ma frangine, je ne connaît même pas le son de sa voix. Il est parfois parmi nous, il se tait, il observe, il s'en va... Nos regards se croisent ...

On est parti sur la route de Maisoncelle pour se rendre au cimetière, on aime bien ça le cimetière, c'est un peu le double du village habité par les morts. On lit les noms sur les tombes, on retrouve toutes les familles qu'on connaît, et même des gens qu'elle a connus, et des gens qu'elle n'a pas connus de sa famille... A la fin, on va toujours voir les tombes des bébés, elles sont toutes mignonnes on dirait des berceaux... Il y a un bébé de sa mère, Michel il s'appelait, mais elle ne l'a pas connu... C'est un bébé mais c'est son grand-frère... sur sa tombe, il y a sa peluche toute pourrie à cause des années et des pluies... Personne ne voudrait jouer avec...

Je voudrais bien aller me balader moi aussi il en a de bonnes comme si j'avais le temps avec tous ces embarras enfin bon je l'ai suivi pour une fois, il me montre ses champs, et ceux que le remembrement a pris à son père qu'il compte bien racheter les meilleures terres bien sûr qu'il dit moi j'm'en fous de ses terres j'en ai pas des terres et j'en aurai jamais. A la fin on va dans le petit bois on s'enfonce un peu, loin du sentier, et c'est là qu'on le fait, bien tranquilles, sur un lit de feuilles mortes et dans les chants de moineaux... c'est vrai que c'est mieux que derrière le mur de sa ferme...

*de si loin venu
l'ami devenu témoin
inattendu là*

Deux jours avant sa disparition, le professeur Laurelli s'était donc rendu à l'aéroport pour accueillir Félix Appoline, adjoint au maire de la commune d'Awala-Yalimapo. Celui-ci était arrivé à Bastia-Poretta à 11 heures 15 en provenance de Paris-Orly. Laurelli l'attendait et le conduisit à Bastia où ils déjeunèrent. Ensuite, les deux hommes se rendirent à la gare où l'élu guyanais devait prendre le train direct pour Corte aux alentours de 16 heures 30. Le témoignage de cet amérindien tout en rondeur dont Rossetti finissait la lecture corroborait celui que l'APJ Ange Tomasini avait recueilli auprès du responsable du parking. Le mardi 2 décembre, Laurelli avait bouleversé ses habitudes. Il avait utilisé sa voiture.

*marcher en rêve
n'avancer nulle part
ne rejoindre rien*

—Deviez-vous revoir durant votre séjour en Corse ? interrogea Rossetti. —Non, hélas, répondit Félix Appoline en décroisant mollement ses bras. Notre colloque à Corte s'achève le 9, le programme est assez chargé et le départ est prévu par Ajaccio. C'est pour cela que j'avais choisi d'arriver par Bastia. Pour revoir le professeur justement...

L'homme hésita. Sa voix était douce, dans les basses. Il parlait posément, immobile, sans faire de gestes. Son visage rond bougeait à peine quand il s'exprimait. La peau de ses joues et de son front était grêlée, portant de nombreuses cicatrices d'acné en forme de petits cratères. Avec lenteur, Félix Appoline passa sa main droite dans son épaisse chevelure noire coiffée en arrière.

—L'arrivée aussi était prévue par Ajaccio. J'ai changé pour Bastia parce qu'avec Nicolas nous avions prévu de nous retrouver dès

mon arrivée. –Vous auriez pu vous voir ici, à Corte ? –Nicolas n'aimait pas du tout conduire. Il a insisté pour venir me prendre à l'aéroport, mais je sais bien qu'il lui aurait été très pénible de faire toute cette route. –Vous vous connaissiez depuis longtemps ? demanda Rossetti. –Depuis le début des années 90. Nous correspondions, puis, en 1994, nous nous sommes rencontrés à Paris pour la première fois. Ensuite, je suis venu en Corse, il y a cinq ans. C'était pour un colloque aussi, mais j'avais pu prendre quelques jours de vacances. Il m'avait invité chez lui à Bastia. –Comment vous êtes-vous connus ? Les lèvres et les petits yeux étroits de Félix Appoline esquissèrent un sourire. –C'est une très longue histoire, commissaire. Disons que c'est le Prince Bonaparte et mes ancêtres qui ont permis notre rencontre.

*rêver en marchant
à ne plus avoir souffle
réveil asphyxie*

Rossetti ne manifesta pas son étonnement à cette réponse. Il hocha simplement la tête en avant pour inciter son interlocuteur à poursuivre. –Je suis un Kali’na, commissaire. J’appartiens à l’un des six peuples autochtones de Guyane française. En 1882, une quinzaine de Kali’na ont été amenés à Paris pour être présentés au public durant trois mois au Jardin d’Acclimatation. En 1883, d’autres Kali’na furent montrées à Amsterdam à l’occasion de l’Exposition coloniale organisée par les Pays-Bas. En 1892, d’autres familles Kali’na de Guyane et du Surinam, une trentaine de personnes au total, furent à nouveau exhibées au Jardin d’Acclimatation à Paris durant deux mois.

Avec sa douce voix, l’Amérindien avait prévenu : l’histoire était longue. Rossetti, attentif, fixait son témoin. Celui-ci passa une nouvelle fois, lentement

Depuis bien avant le matin, la pluie ne cessait pas. Les ornières s'approfondissaient ; entre elles, le ruban de terre solide, clairsemé de brins d'herbes incapables de nous retenir, se dissolvait au point qu'il n'était plus possible de faire un pas sans glisser sur le sol spongieux. Même les bords du talus se ravinaient sous la bruine persistante. Là encore, progresser devenait périlleux. Nos bâtons de marche s'enfonçaient dans la boue, ils ne pouvaient servir d'appui pour sortir l'un puis l'autre de nos pieds bottés. Après une demi-heure d'efforts épuisants, nous décidâmes de prendre la direction de l'allée couverte pour nous réfugier sous la dalle et reprendre notre souffle.

Elle prit sur sa gauche, sans même un regard pour les rhododendrons débordant par-dessus le talus en profusion de mauve, d'orange et de rose tyrien. Elle marchait rapidement en direction du talus, je la suivais presque en courant, je voulais moi aussi admirer l'illumination du crépuscule. Nous avions le temps, peut-être pouvions-nous pousser jusqu'à Ker Isabel et voir le soleil se coucher derrière la plage au-delà de la ligne de pins.

Nous descendons du bus scolaire. La tempête a éteint les lampadaires, pour rejoindre la maison, nous choisissons de couper par l'allée couverte et éviter ainsi de suivre la route bitumée où nous ne sommes pas assez visibles. Nous avançons à tâtons jusqu'au talus que nous escaladons à quatre pattes. D'en haut, nous devrions apercevoir la lumière de la cuisine. Dans l'océan de noirceur, elle sera notre phare.

La Traque

Dans une rue connue de tous, celle-là où il y a une boulangerie, un tabac, et un Lavomatic.

Au pied d'un immeuble que vous ne connaissez peut-être pas, une porte s'ouvre et un homme d'une cinquantaine d'années sort en robe de chambre et pantoufle en cette matinée de décembre.

Il fronce les sourcils et crie :

— Je t'aurais Gilles !

Et derechef, il se met à courir sur place, certain d'atteindre sa destination.

— Pff ! Pff ! Gilles ! Je t'aurais !

Ça fatigue vite, mais il continue toujours. C'est qu'il est hardi le bougre.

Pour l'instant, aucune voiture de police aux alentours, simplement quelques badauds qui prennent des photos.

La Détention

Dans le bureau de l'inspecteur en chef, tous les officiers présents sifflotent, regardent en quelle matière est fait le plafond et leurs chaussures.

L'air renfrogné, l'inspecteur boude presque, sa tronche racle le parquet.

Il est certain que dans sa cellule de dégrisement se trouve ce salaud de Gilles.

Une petite nouvelle a eu la bouche cousue parce qu'elle avait osé prétendre que :

— Mais voyons Dominique, la cellule est vide !

Quelques officiers avaient même entonné :

— Vide de chez vide !

Tous en chœur avaient repris l'assistance. Ce qui avait fait bondir le Big Boss.

— Non d'un Bolduc ! avait-il martelé, puisque je vous dis que c'est lui !

La Joie

— Ressers-m'en un, Mimi !

— Bah, pourquoi mon Domi, t'as un truc à fêter ?

— Tout dans la tête, ma belle ! Ça y est, la clé de mon énigme, la raison de ma tristesse passée.

Pendant qu'elle verse, il boit.

— L'ombre s'est éclairée, s'est densifiée, mon petit bonhomme a un cœur, une âme, il peut marcher...

— Ah, tu l'as enfin ton nouveau perso ! Oh, ça te fait moins de soucis.

— Infiniment, fichtrement ! Immensément...

Elle le regarde avec tendresse.

— Et c'est quoi son blase à celui-là ?

La Disparition

Il fait nuit et pourtant les gens sont tous dehors.

Il y en a même qui sont installés avec des chaises de camping, juste devant la maison du gars du 2 rue de la Spirale à Beaujean.

— Au début, on avait appelé les flics. Ils lui ont parlé.

— Bah oui, madame, fallait qu'il lui parle quand même !

— Casser sa maison !

— Tout d'un coup !

— En plein milieu de la nuit.

— De celle des honnêtes gens !
— Tu l'as dit !
— Ouais !
— Ouais !
— C'est vrai !
— C'est pas faux !
— Et puis finalement, ils sont revenus.
— Et qu'est-ce qu'y ont dit ?
— Qu'il faisait de mal à personne, que c'était sa maison.
— Il a aussi dit qu'il paierait l'amende.
— Pour nuisance !
— Oui, il faut qu'il paie !
— Il va le payer !
— Non, mais si c'est pas triste de voir ça !
— Dans un beau quartier comme le nôtre !
— Ouais, on est des honnêtes gens !
— Vous êtes bien braves !

À quelques mètres de là, derrière une maison à moitié écroulée, un homme au demeurant bien sympathique hurle à la nuit, comme un loup, en visant la lune de ses mirettes emplies de larmes.

— Gilles ! Où es-tuuuuuuu !
— C'est-y pas malheureux !
— En tout cas, c'est mieux que les séries où il faut s'abonner.
— C'est moins cher !
— Et puis, c'est pas moi qui paie !

La vendeuse de ce magasin d'antiquité manie avec dextérité les billets qui gonflent sa main.

Ce n'est pas que le bruit ne la dérange pas, mais elle doit se dépêcher de balayer les débris, c'est elle-même qui a calculé le prix.

Elle sursaute et sur le sol se dispersent comme des minots à la récrée les petits bouts du miroir que l'homme vient de briser.

Il observe son œuvre avec un visage hagard et furieux.

Giselle sait se servir de tous les fusils de son magasin, Dutronc et fils.

Son père lui a montré comment les nettoyer, les charger et tirer.

— Voulez-vous un siège ?

— Non.

— C'est le septième.

— C'est pas le bon.

— Ah !

— J'en veux un autre.

— Il n'est pas un peu tard ?

— Vous croyez ? Il est à peine 14h.

— Ah, je croyais qu'avec le décalage horaire...

— Quoi ?

— Vous venez d'un pays chaud, non ?

— Je suis français madame, de père en fils !

— Oui, mais avant.

— Un petit dernier et je m'en vais.

— Jamais sept sans huit comme on dit.

— Oui !

Elle sursaute. Elle se bouche les oreilles, c'est sa première fois.

Elle entend résonner depuis le passé les sept miroirs qu'il a déjà fracassés à la recherche du reflet de Gilles.

C'est qu'elle n'est pas sûre qu'il le trouvera.

Dans sa tête, un concert de batterie s'organise, et c'est Noël avant l'heure : elle voit scintiller des myriades d'étoiles.

Alors maugréait-il, avide d'user de son marteau.

Alors que Gisèle a perdu la foi, mais pas le sens des affaires, poussée par son système nerveux, elle articule :

— Un tout petit instant, je suis à vous.

Les Morceaux de soi

— Mais je vous dis qu'il est vivant !

— Vous êtes sûr docteur ?

En réponse, l'homme tape délicatement de son stylo sur la table, ça finit par faire un refrain inquiétant.

L'autre baisse les épaules.

— Je sais bien que c'est l'écrivain qui parle, mais tout de même, vous ne croyez pas.

L'impatience a poussé comme un gros champignon dans la pièce.

— Mon petit Guyguy...

— Gustave !

Gustave se tourne vers l'assemblée et, animé de la plus grande passion, s'écrie :

— Toute personne à ma place aurait appelé la sécurité, aurait peut-être tenté de le maîtriser.

— Oh !

— Oui !

— Oui-oui !

— Eh bien, moi, messieurs, j'ai décidé de l'écouter jusqu'au bout, oui.

— Jusqu'au bout du bout !

— Oh !

— Ah !

— Hein ?

— Vous m'écoutez, Guyguy ?

— Oui !

— Contrôlez-vous mon petit, que diraient nos confrères de l'académie ! L'art nous attend, voyons !

— Je n'en suis plus très sûr, Docteur Ludin.

— Ne mappelez pas Docteur !

— Mais comment dois-je vous appeler alors ?

— Regardez !

Le docteur Ludin, bien qu'il n'apprécie pas qu'on l'appelle de la sorte, lorsqu'il a retiré sa blouse blanche — pour lui, c'est Ludin tout simplement —, bon bah, notre bonhomme se jette sur un tas de morceaux de corps dispersés qu'il assemble et qu'il emboîte.

Ça fait ploc, comme tout jeu de construction qui se respecte.

Guyguy Docteur est soufflé.

Il s'arrache les cheveux, qu'il pose dans un microscope, il se touche le bout du nez plusieurs fois et saute sur Ludin pour l'embrasser.

Mais quelle trouvaille !

— Vous êtes un génie !

Son visage disparaît. Il se recule.

— Vous êtes un...

À quelques centimètres de là, le bonhomme qui vient d'être assemblé ouvre les yeux.

— Je m'appelle Gilles, j'ai 35 ans, j'ai toujours été heureux.

— Quoi ? lâche Guy.

— Ah, vous voyez pourquoi je ne suis pas satisfait ?

Guy ne dit rien.

Il se gratte le caillou, émet un petit son gastrique, peu élégant mais éloquent.

— Il n'a pas d'âme.

Ledan ouvre la fenêtre.

— Ça fait du bien, un peu d'air frais, murmure Guyton.

— C'est ce que je me disais.

— On n'est pas sorti de l'auberge.

— Je ne vous le fais pas dire, Guy !

Un appareil photo à la main, je me promenais dans une forêt plongée dans le brouillard. Une forêt de grand chênes courbés, tordus, âgés. Les arbres autour de moi apparaissaient ou disparaissaient suivant le sens de mes pas, de mon regard. Parfois le brouillard devenait si épais que les arbres disparaissaient presque totalement sous un voile de coton blanc. Derrière un de ces arbres, je rencontrais Josef. Il fallait s'approcher à les toucher pour voir les arbres, on devinait leurs pieds tout autant que les nôtres, les branches, les feuilles, tout le haut des arbres disparaissaient à nos yeux. Josef m'expliqua qu'il fallait poser la main sur l'arbre pour voir sa forme, la forme qu'il aurait une fois transformé en membrure de bateau, que ça se sentait avec les paumes, avec les doigts, pas avec les yeux et encore moins avec l'œil d'un appareil photo

Je savais que le soleil brillait au-dessus de la forêt, mais à peine quelques rayons arrivaient jusqu'au sol en évitant les feuilles, les branches, les troncs. Le sous-bois était sombre, frais, pas accueillant mais ouvert, disponible. Gilles sortait en tirant derrière lui un cheval qui trainait un énorme tronc tordu. Pour l'avant du bateau celui-là, encore deux et ensuite on aura fini le framing comme ils disent par ici. J'y retourne demain, il fera beau demain et l'arbre aura repoussé. Repoussé ? Ben oui, tu penses, je ne coupe pas les arbres, je prends juste leur ombre

Il faisait nuit, une nuit pleine d'étoiles et une nuit sans lune, je naviguais seule depuis un bon moment et la veille constante, une sorte d'attention plus intense à ce qui se passait autour de moi me fatiguais, je m'étais arrêtée dans ce petit mouillage abrité pour me reposer. Assise contre le mât du bateau, je regardais la mer, les vagues et leurs crêtes lumineuses, les étoiles, l'éclat du phare de Chausey, et le noir entre toutes ces lumières. Neige vint s'asseoir à côté de moi, elle sculptait une cuillère en bois. Tu ne vas pas te blesser avec ce couteau dans le noir ? Quand je sculpte des cuillères, ce sont mes mains qui savent, mes doigts, mes bras, mes coudes et mes épaules, mon dos. Pas mes yeux.

Je me réchauffais devant un feu de tourbe, une tasse de thé trop fort à la main, le goût âpre et presque désagréable était atténué par un nuage de lait. La pièce était petite, sombre et enfumée. La cheminée était un simple creux dans le mur de chaux blanche, noirci au-dessus du foyer, sur le haut d'une étagère presque vide, un bouledogue de bois veillait et mon grand-père assis juste à côté sur l'une des deux chaises de la pièce affutait un petit couteau à sculpture. Une ébauche de chouette tenait au creux de sa main.

Je me promenais sur la plage et le temps était gris, peut-être même qu'il pleuvait de cette petite pluie fine de la famille du brouillard. Je me promenais sur la plage mais en marchant si lentement que j'ai fini par m'arrêter et regarder la mer descendre. Je cherchais un caillou suffisamment plat pour pouvoir m'y asseoir. Je m'assis juste à côté d'Alba, ma poupée de petite fille et nous avons regardé la mer descendre, les vagues emmener, ramener, dessiner des formes dans le sable en se retirant. Alba me dit qu'elle venait là souvent en rêvant que peut-être, un jour, maintenant que le temps avait passé, la mer me rendrait ma mère qui devait me manquer comme moi je lui manquais.

Le téléphone sonna. Je décrochai. D'une voix lointaine, il m'invitait à le rejoindre. A quand remontait la dernière fois où nous nous étions vus ? Le temps passe vite et je n'en ai plus beaucoup devant moi, vous savez. Je ne pouvais lui refuser un moment partagé.

Je remontai le boulevard en pressant le pas. Soleil radieux. Air printanier. D'ici quelques minutes je frapperais à sa porte. Il ouvrirait instantanément et m'accueillerait d'un large sourire. Il avait trépigné d'impatience. Il prendrait mon bras et me conduirait jusqu'au parc voisin. C'était sa promenade favorite. Il me semble, dit-il, que j'ai toujours vécu ici. Il marchait sur les traces d'une rue aujourd'hui disparue et dont il n'aurait pour rien au monde voulu perdre le souvenir. Mais il ne reste rien, déplorait-il, sans jamais cependant exprimer de regret. Je m'en étonnais. Il faut croire que je suis devenu fataliste, me concéda-t-il, comme si au fond, cela n'avait plus d'importance. C'était il y a si longtemps...

-0-

A chacune de nos promenades, nous empruntons le même chemin. C'était entre nous un rituel. Il n'y avait pas loin de son domicile jusqu'au parc où il avait ses habitudes. Nous marchions à son rythme. Lentement. Ce matin-là, il avait pris mon bras. J'avais senti le poids de sa lassitude. Il s'essoufflait au point que nous avions dû nous arrêter à plusieurs reprises afin qu'il reprenne sa respiration. Dans ces cas-là, il ne disait rien. Ses yeux parlaient à sa place. Il y avait une pointe de malice dans son regard, comme un rai de lumière qui ne renonce pas. Sa manière peut-être de me dire, comme pour se rassurer lui-même, ça va aller. Et nous reprenions notre pérégrination en direction du parc. Ce qu'il venait y chercher, oui, une rue disparue, d'accord, mais encore, est longtemps demeuré entre nous un mystère.

-0-

Le dos voûté, il s'appuyait sur sa canne en me tenant le bras. J'avais poussé le portillon qui, de la rue, ouvre sur l'allée principale du parc. Ses gonds avaient grincé. Ils ont toujours grincé, observa-t-il en souriant. Ce genre de détail l'amusait. Il attira mon attention sur le jardinier occupé à biner un parterre de rosiers. Il avait souvent parlé avec cet homme et il connaissait son histoire. Il me la raconterait un jour, quand nous prendrions le temps d'une tasse de thé. Mais vous n'avez jamais le temps, me taquinait-il. Figurez-vous que cet homme, la serveuse s'était approchée de notre table et j'avais commandé un thé noir parfumé au jasmin, cet homme donc, il parlait du jardinier, a traversé à pied la France jusqu'aux Pyrénées, puis s'est rendu jusqu'à Gibraltar où il a réussi à s'embarquer pour atteindre les côtes d'Afrique du Nord et rejoindre la division Leclerc en plein désert. Sacré destin, vous ne trouvez pas ? Et encore, avait-il ajouté, vous ne savez pas tout ! comme s'il me lançait un défi. Derrière la vitrine du salon de thé, nous observions la pluie, un fin rideau de pluie comme une pièce de tulle que le vent, dans sa grande négligence des choses fragiles, aurait froissée. Les piétons pris au dépourvu pressaient le pas en direction de la station de métro. Un jour passait.

-0-

Nous sommes sortis tôt ce matin. Soleil radieux. C'était un jour à ralentir le pas. Ce n'était pas qu'une impression : tout le monde, autour de nous, marchait plus lentement. Parvenus à l'orée du parc, nous avons emprunté son allée principale. Il était convaincu de marcher dans les pas d'un passé qui remontait à son enfance. Qu'elle avait été là, jadis, « sa » rue. D'ailleurs, tenez, sur votre gauche, là, il y avait autrefois un salon de coiffure, dit-il d'un ton assuré. Et de sa canne il désignait un groupe d'arbustes dont il frappa les troncs, comme pour se convaincre que sous l'effet d'un de ces processus de transformation auxquels la science répugne en arguant de charlatanisme, le salon était toujours là, et que nous pouvions aisément le distinguer entre les branches des arbres retombant au sol comme des chevelures que l'on vient de raccourcir à coups de ciseaux ravageurs.

-0-

Nous étions assis sur un banc de pierre, dans l'allée principale du parc. Autour de nous, des enfants riaient en jouant au cerceau. Il avait sorti de sa poche une photographie représentant quatre gamins agrippés aux barreaux d'une fenêtre grillagée. Elle était située sous le grand escalier par quoi se terminait la rue débouchant perpendiculairement sur une autre artère formant à cet endroit une courbe. Ces quatre-là, en culottes courtes, plutôt pauvrement vêtus et, sur le rebord de la fenêtre, en équilibre aussi précaire que leur condition le laissait paraître, avaient l'allure de ces garnements sur lesquels des parents insoucieux n'exercent plus qu'une vague, mais très vague, autorité, n'en faisant qu'à leur tête durant ces heures de liberté dont ils profitaient avec l'insouciance qui donne à la jeunesse un avant-goût de paradis. Il tenait la photo dans sa main et me fixant d'un regard insistant, désignait d'un doigt tremblant l'un des quatre enfants. Vous ? tentai-je. Il me sourit et d'un signe de tête, m'invita à rentrer. La nuit ne tarderait plus à tomber.

On est au dernier étage d'un hôtel. On boit des cocktails de saké sucré salé. On danse. On a chaud. On jouit. De la vie. On est sur une route nationale. On nargue les platanes on est musique à fond. On est rires et insouciances. On jouit. De la vie. On est dans un bal du samedi soir. On s'enivre de bruits on est regards corps qui transpirent. On jouit. De la vie. On est sur une plage on s'enlace on s'immerge on s'ensable. On jouit. De la vie. On est dans une ville inconnue on est parquet qui craque au musée on flâne sur un banc on regarde passer le temps. On jouit. De la vie. On est dans un champ d'orangers on est le gout des fruits amers on est les chèvres dans les arbres on boit du thé mentholé. On jouit. De la. On est au pied d'une montagne. On est défi et arrogance. On est chacun son rythme on se câline feu de cheminée. On jouit. De. On est deux enfants deux chats deux voitures deux maisons. On est trois vies. On joue. Au jeu de la vie. On est rupture sur un coin de table. On est retrouvailles devant un café allongé place du marché. On est le bruit du monde et ses errances. On joue à un jeu. On est fous on n'est rien. On est le désordre. On est poussières feu d'artifice. On est la nuit et le jour. On est coucher de soleil à l'autre bout de la terre et voix douce au téléphone. On est loin et collés serrés. On ne sait pas qu'on est près de la fin. On est sur les pavés on est la montée vers l'archange. On est la bougie qu'on allume, l'encens, la prière. On est la mer autour tout autour qui monte. On est dans un cimetière en hiver. On est les tulipes orange sur la tombe. On est un corps quitté et un cœur qui saigne. On est là et pas là. On est

Il fait beau en ce début d'octobre. Françoise est assise dans la cour de cette ancienne ferme où elle a loué une chambre pour une nuit. La veille, c'était le mariage de sa petite nièce. Elle doit rejoindre la noce pour le repas du midi, celui où on finit joyeusement les restes en famille. Seulement voilà, à cause de la brocante, impossible de sortir sa voiture avant midi ! alors elle sirote un café en regardant la cour de la ferme, l'ancienne étable réaménagée en chambres d'hôtes, et la porte du fenil, comme suspendue dans les airs. Comme à la ferme des cousins. Elle revoit la charrette de foin rangée sous le fenil, et les fourches qui montaient les bottes vertes dans le fenil au-dessus de l'étable. L'odeur lui revient, et le chemin qui monte jusque là-haut dans les champs. Elle entend le tapotement des pierres sur les lames brillantes des faux, les pierres à aiguiser, longues et noires, et sa mère qui lui dit de bien rester à l'écart des lames. C'est le plein été, le soleil est haut dans le ciel, on lui a mit un chapeau de paille sur la tête et on l'a assise avec ses deux cousins contre une petite meule de foin vert et parfumé. Le champ a été à moitié fauché et les hommes repartent. Ils sont quatre, sur un même rang, à quelques mètres d'elle. Son père est là, c'est le deuxième à partir de la gauche, le plus grand, en chemise blanche et casquette sur la tête. Les hommes s'éloignent, les faux se lèvent et s'abaissent en même temps, se relèvent et s'abattent, et ils s'éloignent, peut-être en chantant, vers le bout du champ, loin dans le passé. Elle ne se souvient plus bien, elle s'est sans doute endormie... les femmes qui retournent le foin... les hommes qui le chargent sur la charrette, les rires avec les cousins, ils jouent à se laisser tomber dans leur petite meule... impossible de dire si c'est le même jour. Et le retour vers la maison qu'ils occupent pour l'été, non, pas vers la ferme, mais de l'autre côté, sur le chemin du plateau. Son père la soulève et l'assied sur ses épaules, elle tient sa casquette grise de ses petites mains. Elle regarde les blés qui ondulent, les alouettes et les hirondelles qui glissent dans le ciel. Ils marchent vers le soleil, plus bas sur l'horizon. C'est l'été, un été qui ne finit jamais quand on a quatre ans.

*

Je suis le couloir, ses murs blancs, mais d'un blanc doux, presque crémeux, ses larges baies qui laissent entrer la lumière de cette fin d'après-midi de juin, je passe devant les coins-conversations aménagés pour les familles, avec leurs coussins crème, jaune bouton d'or, vert pomme, bleu azur, le tableau abstrait du même bleu profond, ultra-marin qui fait penser aux vacances en bord de mer, dans les maisons blanches aux volets bleus... Je pousse doucement le fauteuil sur le carrelage crème, le fauteuil sur lequel j'ai assis Gilles après l'avoir habillé, l'avoir pris dans mes bras, soulevé, lui qui ne pèse désormais presque plus rien...

Il m'a demandé de l'emmener dehors, pour pouvoir fumer. Et aussi de lui acheter des cigarettes. Alors, je lui ai acheté celles au paquet rouge et or, les clopes de luxe, celles avec lesquelles il aimait frimer, jouer au play-boy. Dès que nous sommes sortis du hall, il en a allumé une, si fébrilement que j'ai dû lui tenir le briquet devant sa main tremblante. Autour de nous, juste devant l'entrée, des fauteuils, des goutte-à-goutte, en survêts ou en peignoir par-dessus la chemise d'hôpital, tous fumeurs. Au point où ils en sont... au point où il en est... Son oncologue m'a dit que c'était la fin, des métastases partout, la vessie, les intestins, les os... partout, sauf les poumons, là il n'en pas encore ! quelle ironie ! avec tout ce qu'il a fumé depuis des années. Il ne peut plus manger, à peine boire, mais fumer, ça !... Il avale goulument la fumée et son visage se détend. Je lui propose d'aller un peu plus loin, où il y a un petit espace planté d'arbustes, d'herbes et de rosiers, des petits à fleurs rouges, ceux qu'on plante sur les bords des autoroutes et qui résistent à tout. Au moins, on sera au soleil. Je lui ai mis son bonnet de marin, le bleu à bord côtelé. Avec ses lunettes de soleil et son short, ça lui donne l'air d'un pirate. Un beau pirate, amaigri, mais toujours aussi beau. Il a toujours de beaux mollets. Sans un poil, grâce aux chimios. Je sens ma gorge se serrer, je regarde les herbes sèches à panache blanc qui se balancent mollement dans la brise d'été. Aucune idée de leur nom, on plante ça partout dans les espaces publics, sans doute parce qu'elles ne demandent aucun soin. Aucun parfum, ça ne sent rien, juste la poussière. Heureusement, je dois pousser le fauteuil, il ne me voit pas... Il vient d'en rallumer une et papote gaiement. Il a appelé Gégé. « Mais si, tu sais bien, Gégé d'Arcachon... » Je grommelle un assentiment. « Je l'ai appelé tout à l'heure... avant que tu ne reviennes... eh bien, il nous attend.».

Non mais, je rêve ! il est en train d'organiser un voyage, des vacances ! à l'autre bout de la France!!! « On va louer une voiture, comme ça je pourrais voyager allongé, ou bien on prendra une ambulance, si tu crois que c'est mieux. Et une fois là-bas, tu verras ! rien que d'y penser, je me sens déjà bien mieux ! Tu nous vois, tous les deux ? sur la terrasse, moi sur une chaise longue, bien au chaud, et toi, tu me serviras un verre. Un verre de vin blanc et doré. Ou plutôt non, un whisky, j'ai envie d'un très bon whisky ! Devant la baie, la mer toute bleue, au soleil... »

Je lui dis oui, je dis oui à tout, je fais semblant d'y croire, ça fait des semaines que je fais semblant. Et puis épuisé, il se tait, d'un seul coup. Il s'est endormi.

Je me souviens l'avoir ramené dans sa chambre. Avec l'infirmière, on l'a déshabillé, recouché, sédaté...

Ça a été sa dernière sortie, son dernier jour de soleil. Après, il a sombré.

A-t-il encore rêvé de la mer bleue ?

*

Elle n'est pas là non plus. Maxime a fait toute la réderie sans la trouver. Là c'est le bout, avec ce manège à la c... hurlant de toute sa musique et de toutes ses couleurs fluos. Marre, marre, marre... du bruit, du monde, de la brocante ! il n'y retournera pas. Il marche, vite, il veut s'arracher, se vider de toute cette colère qu'il sent s'amasser en lui, à cause de... de ce qu'il ne comprend pas. Alors, il suit le petit chemin empierré qui monte vers le plateau, là-haut, dans les champs. Il regarde ses pieds, ou les cailloux, les bouts de briques avec lesquels on comble les ornières, les brins d'herbe. L'herbe ! oui, l'herbe à ruminant, oui, il rumine. Sa rage. Son impuissance. Ses parents l'ont envoyé en internat, dans une boîte privée à Lille. Il ne revient ici que pour les week-ends, et encore, pas tous ! il y a les khôlles du samedis, les dimanches chez l'oncle... et pour une fois qu'il est là, impossible de la voir, de lui parler, de comprendre. Elle ne veut plus de lui ? mais pourquoi le fuit-elle ? parce qu'elle le fuit, non ? il relève la tête et voit qu'il est arrivé dans la houblonnière. La récolte a été faite, des cordages et des lianes jonchent le sol. Dans les ornières laissées par les machines, des flaques d'eau reflètent

le gris du ciel et les poutrelles métalliques de la houblonnière. Quand ils étaient venus là, tous les deux, les tiges vertes toutes neuves se lançaient à l'assaut des cordes tendues entre ciel et terre. C'était en mai, le pont de l'Ascension, il y avait une sortie avec la bande, un pique-nique, et ils leur avaient faussé compagnie pour rester juste tous les deux. Ils étaient venus s'embrasser, se caresser, s'aimer. Elle pétillait, ils avaient ri, bavardé, parlé de leurs projets, de leur amour. Ils feraient l'amour pour de vrai, jusqu'au bout, bientôt, quand ils pourraient se retrouver à l'abri des murs d'une chambre. À Lille, pendant les vacances d'été, quand elle serait chez sa mère, mais pas ici, où n'importe qui pourrait les surprendre. Le week-end de la Pentecôte, ils ne pourraient pas se voir. Elle serait là, mais comme ce serait la communion de son petit frère Louis, sa belle-mère avait invité toute la famille et elle serait de corvée, forcément. Et lui, pas de chance, il serait à Bruxelles avec ses parents. Mais en juillet, ils seraient ensemble... enfin !

En juillet, il ne l'avait pas vue. Ni en août. Ni depuis... Certes, elle répondait à ses textos, mais sans empressement, comme si... il ne voulait pas y penser ! Alors, au milieu des tiges de fer vides et décharnées, il s'est mis à hurler.